

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 38

MONTREAL, 23 FEVRIER 1895

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

VIEILLES COUTUMES



LE MARDI GRAS — L'ENTERREMENT DU CARNAVAL

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 23 FEVRIER 1895

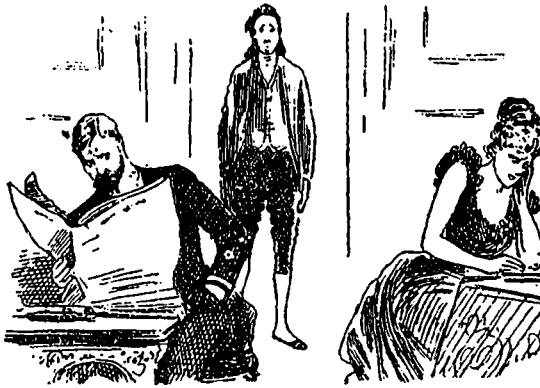


Dans un testament, le beau c'est le "legs".

Le vrai courage consiste à vaincre... sa peur.

Les médecins doivent comprendre leurs clients
à "demi-maux".Les larmes sont une arme terrible — entre les
cils d'une jolie femme.Que resterait-il, de la conversation, si l'on re-
nonçait à la médisance ?L'Envie et l'Egoïsme sont devenus deux ver-
tus, en notre Société moderne.Les personnes qui ont une grande bouche ont
forcément une physionomie ouverte.Tous les hommes sont poètes... après leur
mort, puisque tous produisent des vers.Les aéronautes doivent être des gens distraits.
Par état, ils sont souvent dans les nuages.Qu'on le veuille ou non, en fait de profes-
sions, ce sont les coiffeurs qui tiennent la tête.Une bonne annonce :
On demande un grand piano pour une famille
avec des pieds en bois sculpté.Les parents d'une paire de jumeaux viennent
d'appeler leurs enfants *Simul* et *Tané*, parce
qu'ils sont venus au monde ensemble.Le plus beau des sermons est sans effet, sur
l'homme qui sent que son bouton de collet est
cassé et que sa fiancée est à deux bancs de lui.Etrange ! La femme n'est heureuse que lors-
qu'elle peut mettre ses pieds dans des chaussures
trop petites et sa tête dans un chapeau trop
grand.

AVANT LE BAL



Le domestique. — Monsieur a sonné ?
*Le maître (qui vient de se quereller avec sa meilleure
moitié).* — Allez au...
Le domestique. — Monsieur oublie que je ne suis pas
marié.

CURIOSITÉ PUNIE

Notre confrère X... assistait, hier, à la soirée
littéraire donnée par Mme Zède.Après avoir essuyé d'interminables mono-
logues, puis la lecture d'un manuscrit sur les
douces joies de la vie des champs, notre ami est
assez heureux pour se glisser hors du salon et
gagner l'antichambre.Là, il voit le domestique profondément en-
dormi sur une banquette.— Malheureux ! s'écrie-t-il, vous avez donc
écouté aux portes ?

CERTIFICAT DE BEAUTÉ

M. Lamoureux. — Est-ce que mademoiselle
Leger est véritablement aussi charmante qu'on le
dit ?*Madame Bellame.* — Ça doit être, car je n'ai
pas encore entendu une seule de ses amies dire
du bien d'elle.

ELLE EMPRUNTE

— Est-ce que la patience échappe quelquefois
à votre femme ?— Souvent ! mais dans ce cas elle compte sur
celle des autres.

PAS AUTREMENT QUE LES AUTRES

M. Parvenu. — Je ne dois ma position à per-
sonne ; je me suis fait moi-même, monsieur ; j'ai
commencé la vie nu-pieds, monsieur !*M. Sanssou.* — Moi aussi, je ne suis pas venu
au monde avec des bottes et je ne le crie pas sur
les toits ! En v'la une bonne.

APRÈS LE BAL

— Sheat bien elle... pas contente... pas emmenée...
aussi pas voulu chauffer le lit, avec ça... fournaise
éteinte... brrou...

ECONOMIE DOMESTIQUE

Madame. — J'ai acheté cette pendule chez
Rempollo, il m'avait demandé dix piastres, mais
il m'a fait vingt pour cent d'escompte, ça fait
que je ne l'ai payée que huit piastres.*Monsieur.* — Possible, mais j'ai vu la même
affichée six piastres chez Jonesses.*Madame.* — Oui, mais Jonesses ne m'aurait pas
fait d'escompte. Il faut toujours que tu criti-
ques même quand tu as tort.

ÇA L'A RETOURNÉE

Elle (avec reproche). — Avant notre mariage
tu m'apportais des fleurs presque tous les jours ;
depuis tu ne m'as même pas apporté une simple
rose.*Lui (galamment).* — C'est pourtant vrai ; c'est
que vois-tu depuis que tu es mienne les jolies
vendeuses n'attirent plus mon attention.*Elle.* — Vrai ! ô mon chéri ! mais je n'y tiens
pas du tout à ces fleurs ; c'était pour plaisanter.

C'EST SA FAUTE A ELLE

Ancien Patron. — Eh, bien ! Jacques qu'est-ce
que vous faites pour vivre, maintenant ?*Jacques.* — Rien, la bourgeoise prend du linge
à laver.*Ancien Patron.* — Vous n'avez pas honte de
rester à rien faire et de laisser votre femme vous
nourrir en lavant.*Jacques.* — C'est pas de ma faute si elle ne sait
pas faire autre chose.

CHANGEMENT DE MENU

Pensionnaire. — Qu'y a-t-il ce matin pour dé-
jeuner ? J'espère que nous n'aurons pas encore
des œufs et du jambon ?*Servante.* — Non, monsieur, pas ce matin.*Pensionnaire.* — Sauvez, mon Dieu ! qu'avez-
vous ?*Servante.* — Du jambon seulement.

MOTS D'ENFANTS

Lolo pioche son histoire grecque. Il s'inter-
rompt :— Dis moi, papa, pourquoi les Grecs donnaient-
ils donc à leurs dieux des noms de chiens et de
chevaux ?

— Comment ça ?

— Voilà un dieu qui s'appelle Pluton, comme
notre cheval, et une déesse qui s'appelle Diane,
comme la chienne de ma tante.Un père voulant juger des progrès de son fils
l'interroge sur la grammaire.

— Qu'est-ce qu'un œuf ?

— C'est un substantif.

— De quel genre ?

— Papa, on ne sait pas. Il sera masculin ou
féminin se'on qu'il en sortira un coq ou une
poule.Réponse d'un gamin à un inspecteur qui l'in-
terroge sur les quatre règles :

Les griefs s'additionnent.

Les fonds de l'Etat se soustraient.

Les scandales se multiplient.

Les ministres se divisent.

Albert. — M'man, c'est y vrai qu'en Asie les
femmes portent des sandales ?*Maman.* — Oui.*Albert.* — M'man, c'est-y vrai que les femmes en
Asie portent des sandales qui sont fortement at-
tachées à leurs pieds ?*Maman (qui veut avoir la tranquillité).* — Oui.*Albert.* — Les enfants doivent être bien heureux
en Asie.

PRIS AU PIÈGE

Un particulier sur le point de faire un voyage avait chez lui une somme de mille piastres qu'il ne voulait pas confier à son domestique ; il alla prier un ami de lui garder cet argent pendant la durée de son voyage. Au retour, l'ami nie le dépôt. Point de preuves ; les lois ne pouvaient le condamner.

Il eut recours à un détective, qui, après avoir réfléchi un instant, envoya chercher le dépositaire, et fit passer l'accusateur dans une pièce voisine de son cabinet.

L'ami prétendu arrive et soutient qu'il n'a pas reçu la somme en question.

— Vous le jurez sur l'honneur ?

— Oui, monsieur.

— Fort bien ! me voilà convaincu de votre parfaite innocence ; mais je dois aviser maintenant à confondre votre accusateur. Donc, comme vous n'avez rien à vous reprocher, vous pouvez sans crainte aucune écrire à votre femme le billet suivant :

« Ma chère amie, tout est découvert ; je vais être terriblement puni, si je ne restitue ce que tu sais. Apporte la somme. Ce n'est qu'en venant bien vite que tu me tireras d'embarras. Et tout sera oublié. »

— Ce billet, ajoute le détective, va pleinement vous justifier. Votre femme, ne sachant pas de quoi il s'agit, n'apportera, rien, puisque vous n'avez rien reçu ; et votre accusateur confondu encourra une forte peine pour prix de sa calomnieuse accusation.

Le billet est envoyé et la femme effrayée accourt... avec les mille piastres.

LE PARDON DES INJURES

Le vrai courage consiste à pardonner les injures. L'homme qui pardonne remporte deux victoires — une sur lui-même, l'autre sur la personne qui l'a injurié. Il y a cependant une limite qu'il ne faut pas outrepassée ; le pardon n'implique pas la bassesse.

Le plus humble des hommes se met au dessus du plus puissant de la terre s'il le pardonne. Il est criminel de couvrir des projets de vengeance. Il faut toujours pardonner à ses ennemis — surtout à ceux qu'on ne pourrait impunément rosser.

On ne saurait trop tôt s'entraîner au pardon.

Un petit Montréalais ayant été particulièrement désagréable à table avait été renvoyé avant qu'il ait pu toucher à son dessert favori — charlotte russe — mais après l'avoir vu, ce qui avait dû ajouter à son irritation. Vers neuf heures, alors, que ses frères et sœur étaient déjà couchés et que ses parents étaient seuls, la porte du salon



s'ouvrit et une petite face baignée de larmes surmontant une robe blanche apparut.

— « Maman, » dit bonnement l'enfant, tout en sanglotant, « tu m'as dit de ne jamais m'endormir sans que ce qui a été fait de mal soit effacé, alors je suis venu pour te dire que... que... que je te pardonnais toi et papa, pour ce que vous m'avez fait à table... hi ! hi ! ouh ! ouh !

CE QU'ON ENTEND AU BAL

(Pour le SAMEDI)



— Oh, Emma ! quelle délicieuse rencontre !
 — Comme je suis heureuse !
 — Sais-tu qu'il y a six mois que nous ne sommes vues, juste après tes fiançailles avec Marcel. Mais (regardant la main dégantée de son amie) où est ta...
 — Qu'as-tu donc ? tu personnifies l'étonnement.
 — Où est ta bague ?
 — Ma bague de fiançailles ?
 — Oui.
 — Je ne l'ai plus.
 — Je le vois. L'aurais-tu perdue ?
 — Oui, pas la bague mais le fiancé.
 — Quoi ! Tout serait-il rompu ?
 — Oui.
 — Qu'est-il arrivé ?
 — Ah !
 — L'as-tu repoussé ?
 — Non.
 — Alors c'est lui qui a rompu ?
 — Oui.
 — Pourquoi ?
 — Tu ne devineras jamais.
 — Alors je n'essaierai pas. Mais pourquoi ?
 — Je te le dirai tout à l'heure.
 — Le poursuivras-tu pour rupture de promesse de mariage ?
 — Non.
 — Non ? Il me semble que tu prends la chose bien légèrement.
 — Je m'en soucie fort peu.

— Oh ! Emma, c'est toi la fille positive qui me dit avec autant de calme que tu renonces à des milliers de piastres qu'il te serait si facile d'obtenir. Je ne te reconnais plus ; il y a quelque anguille sous roche.
 — Mais je ne t'ai rien dit de semblable.
 — Alors, c'est à tort qu'on disait que Marcel ferait un gros héritage à la mort de son père ?
 — Pas du tout, c'est parfaitement exact.
 — Que veux-tu dire alors ? Pourquoi ne parles-tu pas, au lieu de faire ainsi la mystérieuse ?
 — C'est bien, écoute et tu sauras tout. Marcel épouse ma mère.
 — Hein !
 — Ma mère m'a supplantée dans son cœur.
 — Seigneur !
 — Elle ! n'a que trente-cinq ans, tu sais et...
 — Mais aime-t-elle Marcel ?
 — Ah !
 — Et Marcel ?

— Je t'ai dit qu'elle avait pris ma place dans son cœur ; je crois qu'il en est follement épris.
 — Depuis quand la connaît-il ?
 — Seulement depuis un mois, à son retour d'Europe.
 — Mais Marcel est un enfant. Comment est-ce arrivé ?
 — Elle est plus jolie que moi et... voilà.
 — Marcel sera ton beau-père au lieu d'être ton mari.
 — Ce sera drôle, n'est-ce pas ? Mais on peut voir des choses encore plus drôles que celle-là.
 — Quand l'as-tu appris ?
 — Hier soir. Ma mère savait que je ne tenais pas plus qu'il ne fallait à Marcel ; elle m'a dit qu'au contraire elle y tenait beaucoup, alors je lui ai dit de le prendre.
 — Et son argent ?
 — Son argent à venir.
 — Soit, son argent à venir. Mais je m'embrouille dans toutes ces histoires ; une chose m'étonne c'est l'indifférence dont tu fais preuve.
 — Je suis très heureuse.
 — Tu parais ne pas te douter que Marcel est le fils unique d'un père très riche.
 — Pas du tout, j'y ai pensé et c'est cela qui me rend heureuse.
 — Voyons, Emma, tu abuses de mon amitié et de ma patience !
 — Ma mère m'a certainement joué...
 — Bien ?
 — Mais je l'ai jouée et bien jouée à mon tour.
 — Comment ?
 — Et j'ai par dessus le marché joué Marcel.
 — Mais, comment ? comment ? parle, tu me feras mourir d'impatience.
 — Je vais épouser son père.
 — Ah ! quelle affaire ! Mais alors tu seras la mère de Marcel ?
 — Comme tu dis.
 — Et il sera ton père, de plus tu seras la belle-mère de ta mère, et, oh ! oh ! oh ! non, là, arrêtons-nous, je n'en puis plus.

Fuis les méchants si tu veux être heureux, a dit un sage. Se faire anachorète, jamais de la vie.

LE RENSEIGNEMENT



Jeune duh (s'adressant à un étranger). — Délicieuse femme à laquelle vous parliez tout à l'heure... charmante... dansé deux fois avec elle... causé longtemps dans la serre... flirté à mort... charmante... elle est mariée... c'est pas ?
 L'étranger. — C'est ma femme, monsieur.

FAVEUR SPÉCIALE



Alice. — Henri, vous ne sauriez croire combien je suis heureuse que vous soyez venu ; laissez-moi vous présenter à votre... (elle rougit) future tante qui vous a fait la faveur de vous réserver trois quadrilles.

LA RECOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

POT DE VIN

Au ministre, tout bas, l'un souffle : "vingt pour cent !... Si j'osais, je dirais, pour vous payer vos peines." L'autre à l'oreille dit : — "Courage... Ose, il nous sent Les mains pleines."

Obéissance militaire.

Il pleuvait à verse pendant une revue. Un conscrit demanda à son sergent la permission de chercher un abri dans un établissement voisin. — Impossible, dit le sergent. Que si vous regardiez l'enseigne de l'établissement, vous verriez qu'elle défend elle-même, comme moi, de quitter les rangs.

Le conscrit jeta un coup d'œil sur l'enseigne et demoura foudroyé.

Il y avait dessus ce seul mot : Rest-au-rant.

Un calfat occupé à badigeonner la quille d'un vaisseau avec du goudron chaud.

Un paysan passe avec un âne.

Il s'arrête devant le calfat, — et ne comprenant rien à la besogne :

— Eh ! mon bon, lui dit-il, qu'est-ce que c'est que ça ?

Et il lui montrait le bidon de goudron.

— C'est du goudron, dit le calfat.

— Et pourquoi donc frottes-tu comme ça ce diable de bateau ?

— Ah ! dit le calfat, quand un vaisseau est verni au goudron, il glisse mieux dans l'eau, et ça le fait aller bien plus vite.

— Tiens, dit-il au calfat, regarde mon âne, — combien me prendrais-tu pour le faire aller plus vite en le poignant avec ton vernis ?

— Oh ! répondit le calfat sans rire. — pour toi répondit le calfat sans rire, — pour toi ce ne sera rien.

— Bonne affaire : — alors rends-moi ce service !...

Le calfat ne se fait pas prier.

Il lève la queue de l'âne et lui applique sous cet appendice son pinceau plein de goudron brûlant.

L'âne, comme on peut penser, lance une ruade et file comme une flèche...

Le paysan de courir après !...

Mais l'âne allant bien plus vite que lui, il revint vers le calfat et, soulevant les basques de sa veste :

— Mets-m'en donc un peu aussi, dit-il, — que je puisse le rattraper !

MYSTÈRE EXPLIQUÉ

Un Monsieur. — Dites donc, vous, qu'est-ce que vous entendez faire à mon chien ?

Le tramp. — C'est votre chien, boss ! Je suis content d'avoir trouvé son maître. Il y a une heure que je tâche de le renvoyer chez lui.

Le Monsieur. — Du diable si ce chien peut s'en retourner chez lui, quand vous lui avez passé une corde au cou et que vous vous l'êtes attachée autour du corps.

Le tramp. — Tiens ! C'est pourtant vrai. Je m'explique à présent pourquoi il persistait à me suivre, la pauvre petite bête.

Economie pratique : Un père et ses trois enfants arrivent devant une machine à peser à 10 centimes par personne.

— Déposer six sous ! jamais, dit le père, montez tous les trois sur la machine et ne bougez pas !

Puis, il jette deux sous par la petite ouverture. La machine marque : 82 kil. $\frac{1}{2}$. Le père prend son crayon pour écrire.

— Descends tout doucement, dit-il à l'un de ses enfants ; la balance ne marque plus que 48 $\frac{1}{2}$, donc, tu pèses 34 kilos.

— Maintenant, dit-il au second, descends. Il reste 21 kilos, donc, tu pèses 27 kilos.

— Descends, fait-il au troisième ; tu pèses 21 kilos et ça ne me coûte que deux sous !

— Quelle différence y a-t-il entre un pochard et un sac vide ?

— C'est que le pochard est plein et que le sac ne l'est pas.

— Naïf, va ! Il n'y a pas de différence, car ni l'un ni l'autre ne tiennent debout.

Fin de conversation aigre-douce :

— Heureux les pauvres d'esprit ?

— En effet... ils sont charrons.

— Hein ?

— Oui, le royaume d'essieux est à eux.

Au café :

— Garçon, vous avez augmenté le prix du cognac, et cependant les verres sont plus petits que l'année dernière.

— C'est vrai, Monsieur, mais la bouteille est plus grande.

On parlait de la morgue d'un hobereau du voisinage.

— Et sa femme, dit Boireau, en voilà une hoberosse !

Un affamé d'honneurs consulte une somnambule.

— Soyez heureux, dit la devineresse, un jour viendra où tout le monde se découvrira sur votre passage.

— Quand donc ?

— Le jour de votre enterrement.

— Que fait ton fils ?
— Il est attaché à la caisse d'une grande Compagnie.

— Tiens ! on les attache maintenant !

Chez le tailleur :

— Je dois prévenir Monsieur que nous faisons cette année les redingotes un peu justes.

— Tant mieux ! surtout si vos factures suivent la mode.

A la correctionnelle :

Le président. — Prévenu, vous êtes marié ?

Le prévenu. — Non, mon président ; est-ce que vous auriez une fille ?

Les trahisons de l'enseigne :

Une pension de jeunes filles est voisine d'un charcutier. Et les deux enseignes juxtaposées forment cette phrase :

Pension de jeunes demoiselles. A la renommée des bonnes langues.

Champoiseau, de radical échelvé qu'il était, est devenu réactionnaire subitement.

— Mais vous changez donc d'opinion comme de chemise ? lui dit un de ses anciens amis politiques.

— Pourquoi voulez-vous que je garde une chemise, quand je la trouve sale ? répondit Champoiseau.

RECETTE

Balandard a épousé une veuve qui le rase impitoyablement.

— Mon premier mari...

— Eh ! votre premier mari... Vous m'agacez à la fin. Toujours me parler de lui !

— Préférez-vous que nous causions de mon troisième.

Un romancier assistait, il y a quelque temps, à une exécution capitale.

Le condamné opposait la plus vive résistance aux aides du bourreau et se faisait littéralement traîner jusqu'au lieu du supplice.

Alors, notre écrivain inscrivit sur son carnet cette réflexion, qui éclaire d'un jour tout nouveau une question jusqu'ici tant controversée :

— La peine de mort n'a pas d'adversaires plus résolus que ceux qui vont monter à l'échafaud.

TANTALE MODERNE



— Souper ! C'est pas l'envie qui m'en manque, je meurs de faim, mais j'ai oublié de demander au costumier où était la bouche dans ce costume. Alors... rentrons... nous prendrons une croute à la maison... quand je serai sorti de ma cage.

LES DÉBUTS



I

Le matin (répétition). — Maintenant, attention, Jean, tu vas monter en grade ; ce soir tu mettras une livrée et tu serviras au bal. Seulement écoute bien et regarde de même, je vais te montrer comment il faut que tu te conduises pour offrir les rafraîchissements. Ce coussin, sur la chaise, représente une dame et mon journal le plateau. Tu as vu ? as-tu bien compris ?

Jean. — Oui, m'sieu.



II

Le soir (la mère de Jean) il fit exactement ce qu'il avait eu faire à son maître.

LES FRANÇAIS S'AMUSENT

La démission de M. Casimir Périer et l'élévation de M. Félix Faure à la présidence de la république française sont des faits parfaitement indifférents au SAMEDI. Mais ce qui l'intéresse beaucoup c'est la série considérable de bons mots et de jeux de mots à laquelle ce chassé croisé a donné lieu.

Nous donnons les meilleurs tant pour distraire les lecteurs du SAMEDI que pour conserver dans notre collection ces calembourgs historiques, dont quelques uns reposent sur le cuir que le président Faure a tanné au début de sa carrière.

**

Le nouveau jeu enfanté par l'élection présidentielle :

D. — Quels sont les homonymes, dans le train, du nouveau président de la République ?

R. — Fernand Faure, ancien député ; Maurice Faure, le félibre ; l'abbé Faure ; M. A. Faure, agent de change ; J.-B. Faure, l'illustre baryton ; MM. Paul, Antoine et Robert Faure, avocats à la cour d'appel ; les deux généraux Faure ; M. Joseph Faure, ingénieur ; M. Faure, professeur à la Faculté de droit ; M. E. J.-A. Faure, ancien sous-directeur au ministère de la marine ; M. H. Faure, receveur des finances à Paris ; M. Sébastien Faure, l'anarchiste.

D. — Quelles sont les personnes qui, les premières, ont dû complimenter le nouveau président de la République ?

R. — Les Faures de la Halle ; les gardiens des sémaphores ; les céramistes qui font des amfaures ; les médecins qui prescrivent les Fauretilfants ; les habitants de Roche/faure ; ceux d'Al/faure ville ; les membres du comité des Fauretifications ; sans oublier le dessinateur Faure hein !

D. — Quelles peuvent être les devises du nouveau président de la République ?

R. — Audaces Fauretuna juvat.
Félix qui potuit rerum cognoscere causas.
Donec eris Félix multos numerabis amicos.
La raison du plus Faure est toujours la meilleure.

L'Union fait la Faurece.
Méfie-toi, Félix !

Le nouveau président de la République est d'un tempérament plutôt calme, et comme, de plus, il est d'un caractère droit, on ne peut dire : " Il est faux c'Faure."

Ce que déteste le plus le nouveau président de la République, ce sont les Faurebans, les Faurecés et les Faurefaits.

Encore une devise offerte au choix du nouveau président de la République : " Tout est perdu, Faure l'honneur ! "

En somme, que croyez-vous que le nouveau président de la République pense de toutes les calembredaines qu'on imprime à propos de son nom ?

— Il est bon prince et ne s'en Fauremalise pas.

Les enfants terribles :

Toto. — J'veux pu t'aller za l'école, na !

Le père. — Pourquoi ?

Toto. — J'ai déjà trop z'appris la grammaire.

Le père. — Mais, malheureux, tu ne fais que des cuirs.

Toto. — C'est z-exprès ! J'veux t'être président.

Tumulte dans la chambre des enfants. La mère intervient :

— Pourquoi cette nouvelle dispute, mes enfants. Et toi, Robert, pourquoi as-tu égratigné ta petite sœur ?

— Maman, voici ce qui est arrivé. Nous jouions à république. Yvonne faisait le président déjà depuis un quart d'heure, et elle ne voulait pas donner sa démission !

On parle des libéralités du nouveau président.

— Parbleu ! dit Cibouleau, il prouve qu'il n'a point le cœur dur, ce n'est pas un roc Faure.

Le comble de la courtoisie : Affecter de faire des cuirs en parlant au nouveau président de la République.

LA MÊME COUTUME

Clara. — Voilà qui est étrange. Ce livre dit qu'en France une femme n'est libre qu'après être mariée.

Dora. — Mais, c'est comme chez nous. Nous devons obéir à papa et à maman jusqu'à ce que, à l'autel, nous ayons juré à notre mari de l'aimer, de l'honorer et de lui obéir, et après cela nous sommes libres de n'obéir à personne.

LES CAPTIFS

Hélas qu'on était bien dans votre nid de mousse
Sur le bord du torrent
Qui coule fièrement et qui soudain s'é mousse
Sur le roc en grondant !

Il fallait pour voler encore un huitaino
L'enfant est arrivé
Plus d'espoir d'aller voir une terre lointaine,
Ce doux rêve est passé.

Pauvres petits oiseaux
Dans ses mains criminelles,
J'aperçois les ciseaux
Qui vont rogner vos ailes.
Pauvres petits oiseaux !

II

Leur mère cependant alentour se lamente
Poussant des cris plaintifs
L'enfant ne comprend pas et dans sa main tremblante
Il serre ses captifs !

La mère de l'enfant à cette plainte amère
Soudain a soupiré,
Et mère, comprenant la douleur d'une mère
Leur rend la liberté.

Heureux petits oiseaux
Car les mains maternelles
Ont caché les ciseaux
Pour vous laisser les ailes.
Heureux petits oiseaux.

P. SOUZZA.

UN COMPLIMENT

A dîner.
Bouleau, du ton le plus courtois :
— " Cette fois ", comtesse, le poisson est d'une
entière fraîcheur !

PRESQUE COMME ICI

Bouleau (lisant) — " L'empereur de Chine a ordonné aux banquiers de Peking de lui avancer l'argent dont il avait besoin sous peine de perdre la tête." Qu'en dis-tu, Rouleau ? hein, c'est raide.
Rouleau. — Contribution électorale, mon vieux ! En Chine c'est la tête, ici c'est la place qu'on perd. Ça se vaut.

HISTOIRE DIABOLIQUE



— As-tu entendu l'histoire qui est arrivée à Jacques ?
— Non.
— Il a été au bal masqué déguisé en Méphisto, disant à sa femme qu'il devait aller à son bureau.
— Correct, ça.
— Oui, mais ce qui ne l'est pas, c'est que ses bons amis l'ont ramené chez lui, en costume, à 3 heures p. m., ont sonné et l'ont laissé à sa porte.
— Hein ! 3 heures p. m., pauvre diable !
— J pense. Sa femme est descendue ouvrir et lui a dit : " C'est vous ? Vous arrivez trop tôt, Jacques n'est pas encore rentré, mais vous pouvez vous asseoir dans la cuisine et l'attendre, c'est pas moi qui vous empêcherai de l'emmener." Et elle l'a laissé là, dans la cuisine où il s'est réveillé ce matin à moitié gelé. Pas drôle quand on est déguisé en roi des enfers.



CHRONIQUETTE

Ohé ! les psychologues, ne vous gênez pas ! pendant que vous avez la corde, tirez dessus ; notre tour arrive, on peut même dire qu'il est arrivé, et nous vous promettons de ces petites études sur le sexe fort qui pour être plus vraies que celles que vous faites sur nous, n'en seront pas plus agréables pour cela.

La France qui, avec Paul Bourget, semblait avoir accaparé le monopole de la dissé- cation de la femme, se voit maintenant disputer sa proie par les gens du Nord de l'Eu- rope, les Suédois et les Norvé- giens, habitants de la terre du soleil de minuit.

Le dernier entré dans la lice est un dramaturge suédois, M. Strindberg, qui après avoir, dans ses ouvrages, cherché à démontrer que la femme était l'ennemie née de l'homme, tente maintenant de prouver l'infériorité de la femme à tous les points de vue.

"A tous les points de vue," me paraît aussi réjouissant, qu'inexact et plein de fatuité, car franchement, là, il me semble que le point de vue qu'offre une femme, même peu jolie et mal fagotée, n'est, même pour un dramaturge suédois, nullement inférieur à celui qu'offre le plus supérieur de ces messieurs.

Laissons-le, néanmoins, dé- velopper sa thèse — ne serait- ce que pour voir combien de temps il lui sera permis de dis- courir avant qu'une de nous lui arrache les yeux — :

"Il tire, par exemple, cette infériorité de son mode de res- piration. L'homme respire sur- tout par le diaphragme ; la femme respire principalement par le thorax. Il en résulte qu'un homme aspire plus d'oxy- gène qu'une femme."

Cette découverte est telle- ment grave... qu'elle va faire rire comme de petites folles toutes les filles d'Eve qui ne connaissent pas la chimie, mais ont de jolies dents et un "thorax" convenable ; tandis que le pauvre Strindberg n'aura même pas la ressource de pouvoir montrer son "diaphragme" pour riva- liser avec elles.

"Second point. Les anatomistes reconnaissent volontiers à la femme une capacité crânienne plus grande que celle de l'homme, mais les parties du cerveau qui constituent sa masse plus considérable ne sont pas celles où siègent l'intel- ligence et les facultés supérieures, car la "sub- stance blanche" ne joue qu'un rôle secondaire. Or, c'est la "substance grise" qui change les sensations en représentations, combine avec celles-ci les jugements et, par associations, tire des conclusions. La mesure de l'intelligence est représentée par l'épaisseur de la "substance" ; cette substance grise est donnée à la femme par la nature avec parcimonie. Et voilà comment la femme est moins intelligente que l'homme."

Impossible — on en conviendra — de tenir un

renseignement plus... substantiel ; et l'on reste, en quelque sorte, béant d'admiration devant la quantité phénoménale de "substance grise" que peut contenir le cerveau d'un philosophe septen- trional.

Quant à vous, mes sœurs, quand on a tant de "substance blanche" que ça, on n'affiche pas vos exorbitantes prétentions à l'égalité des sexes ; on se contente — comme jadis la plus sage d'entre vous, chantée par le poète :

De filer de la laine et garder la maison...
Ou de plumer parfois quelque amoureux pigeon,

dont la "substance grise" aura voulu s'unir avec la "substance blanche" de votre jeunesse et de votre beauté.

"La main de la femme, dit encore M. Strind-

LE COUSIN PROFESSEUR



— Voyons, Marie, tu finiras par désespérer ta famille ; ta mère vient encore de me dire que ton mariage avec ce jeune médecin était à l'eau.

— A l'eau ! voyons mon oncle, c'est pourtant pas de ma faute s'il n'a pas voulu m'embrasser. Mon cousin lui a pourtant plusieurs fois montré comment s'y prendre.

Quand la mère à su cela elle a consenti à devenir la tante de sa fille.

berg, est considérée comme souple et délicate. Mais ceci tient surtout à un dépôt de graisse plus abondant sous la peau..."

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites !

"tandis que la main de l'homme obéit plus faci- lement aux impulsions nerveuses."

Ne vous y fiez pas trop, ô Strindberg ! car vous pourriez bien vous faire administrer, à l'occasion, la preuve du contraire, sous forme "d'impulsion nerveuse" de quelque mignonne main féminine sur votre imposant faciès de scan- dinave outrecuidant ; heureux encore si les ongles acérés dont la nature a armé cette menotte gras- souillette ne vous déchirent pas avec une furie vengeresse.

"Quelle femme, ajouta-t-il, joua jamais d'un

instrument de musique comme Paganini, Liszt ou Rubinstein ?"

Hélas ! elles se jouent de l'homme, en reve- che comme jamais les virtuoses en question, raclèrent du violon ou ne martelèrent le piano.

"L'ouïe de la femme n'est pas aussi développée que celle de l'homme dit encore le philosophe scandinave."

C'est à dire que, lorsqu'elles font la sourde- oreille, ça dépend beaucoup plus de la personne qui parle que de celle à qui l'on parle.

"Elles ne sont pas mieux partagées sous le rapport de l'odorat. Le sens olfactif est, chez l'homme, incomparablement plus sensible que chez la femme."

Malheureusement, mon pauvre Strindberg, l'expérience de tous les jours, de tous les temps et de presque tous les pays, démontre que, si l'homme "a plus de nez" que la femme, ça ne l'empêche pas d'être mené — par elle — par le bout même de cet organe, dans une foule de cas.

Enfin "M. Strindberg n'ad- met pas non plus qu'on fasse une vertu à la femme de son extrême sensibilité."

Un fait aussi topique que ré- cent donne absolument tort, sur ce point à l'honorable préopi- nant. Nous ne pouvons le lui dissimuler :

"A la mort de Seyffert, l'exécuteur des hautes œuvres à Vienne, les autorités compé- tentes ont, en effet, reçu d'une assez jolie femme la lettre sui- vante :

"Agée de vingt-huit ans, je suis douée d'une grande force physique, Mon sexe, ma beauté surtout me désignent pour l'em- ploi que je sollicite.

"En effet, la dernière per- sonne sur laquelle le condamné attache son regard est le bour- reau, qui, neuf fois sur dix, est d'une laideur repoussante.

"Combien il sera plus con- solant pour un criminel, avant d'entrer dans l'éternité, d'être ligotté par les douces mains d'une femme dont les regards charmeurs lui feront un in- stant oublier les affres d'une agonie morale pire que la mort !"

Après un pareil exemple de l'exquise "sensibilité fémi- nine" si le moindre doute sub- sistait à cet égard dans l'esprit du suédois Strindberg, je ne pourrais que l'engager à l'ex- périmentier lui-même — auprès de cette aimable personne — qui ne lui refuserait certaine- ment pas... un tête-à-tête.

* * *

Bien plus amusant et bien plus près de la vérité le psy- chologue qui juge la femme d'après les confitures qu'elle prépare et qu'elle empote.

Celui-là au moins est moins sévère que l'homme de la terre du soleil de minuit, son sujet est plus doux et son jugement moins amer.

Il s'est, en effet, rencontré un homme, d'une profondeur d'esprit incroyable, observateur raf- finé, qui s'est prétendu capable de deviner le ca- ractère d'une femme au genre de confitures dont elle fait ou du moins surveille la préparation.

Nature économe : Gelée de grosseille très cuite, jus pressé pour pouvoir peser le sucre. Marme- lades d'abricots et de prunes non pelées. — Pots de terre brune, ayant la forme de pots à beurre.

Bourgeoise poseuse : Grosseilles entières et sans pépins. Confitures aux quatre fruits dans une gelée de rhum. Abricots entiers. — Pots de verre coulé.

SI C'EST MOI...



De Lumbago. — C'est notre danse je crois, mademoiselle ?
 Elle — Oh ! excusez moi, je suis tellement fatiguée ! Mais ma sœur me remplacera vous ne perdrez pas votre quadrille.

Maman prévoyante : Gelée de groseilles très framboisée pour ôter l'acidité. Gelée de pommes et gelée de coings (se neutralisent). Marmelade de prunes noires. — Petits pots de faïence blanche assez petits pour que chaque enfant puisse en recevoir un entier à son goûter ou pots de verre à couvercle vissé.

Ame d'artiste : Framboises pures. Ecorce de melon. Cerises doublées. — Pot, faïence à des-in.

Chic suprême : Groseille blanche en grappes. Tranches d'ananas dans un gelée de fraises. — Pots de cristal à cannelures Louis XV.

Et maintenant, j'espère que mes lectrices vont me renseigner sur le genre de confitures qu'elles préfèrent. Je m'engage à ne point publier leurs confidences psychoculinaires.

POMPONNETTE.

LE CHIEN DE L'IMPÉRATRICE

Un étranger, très riche, nommé Suderland, était banquier de la cour et, naturalisé en Russie, jouissait auprès de l'Impératrice, Catherine II, d'une grande faveur. Un matin, on lui annonce que sa maison est entourée de gardes et que le maître de police demande à lui parler. Cet officier, nommé Reliew, entra, l'air tout consterné.

— Monsieur Suderland, dit-il, je me vois avec un vif chagrin chargé par ma gracieuse souveraine, d'exécuter un ordre dont la sévérité m'effraie, et j'ignore par quelle faute vous avez à ce point excité le ressentiment de Sa Majesté. — Moi, monsieur, répond le banquier, je l'ignore autant et plus que vous. Mais quel est cet ordre ? — Monsieur, reprend l'officier, le courage me manque pour vous le faire connaître. — Eh quoi ! aurais-je perdu la confiance de l'Impératrice ? — Si ce n'était que cela, vous ne me verriez pas si désolé. — S'agit-il de me renvoyer dans mon pays ? — Ce serait une contrariété ; mais avec des richesses, on est bien partout. — Ah ! mon Dieu ! s'écrie Suderland tremblant, est-il question m'exiler en Sibérie ? — Hélas ! on en revient ! — De me jeter en prison ? — On en sort. — Bonté divine ! veut-on me knouter ? — Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas toujours. — Eh ! quoi dit le banquier en sanglotant, ma vie est-elle menacée ? Quoi ! l'impératrice, si bonne, si clémente, elle qui me parlait doucement il y a deux jours, elle voudrait... — Oui, monsieur, car ma gracieuse souveraine m'a donné tantôt l'ordre de vous faire empailler. — Empailler ! répéta Suderland en regardant fixement son interlocuteur. Empailler ! mais vous avez perdu la raison, ou l'impératrice n'a plus la sienne. Mais enfin, vous n'auriez pas reçu un pareil ordre sans en faire sentir à Sa Majesté la barbarie ou l'extravagance. — Hélas ! mon cher monsieur, j'ai fait ce qu'ordinairement nous n'osons jamais tenter. J'ai

marqué ma surprise, ma douleur, j'allais même hasarder d'humbles remontrances, mais mon auguste souveraine, sur un ton irrité, en me reprochant mon hésitation, m'a commandé de sortir et d'exécuter son ordre sur-le-champ, en ajoutant ces paroles qui retentissent encore à mon oreille : "Allez, et n'oubliez pas que votre devoir est de vous acquitter sans murmure des commissions dont je daigne vous charger."

Sur quoi le maître de police déclare à Suderland qu'il lui laisse un quart d'heure pour mettre ordre à ses affaires.

Il serait impossible de dépeindre la colère, le tremblement, le désespoir du pauvre banquier. Il prie, il conjure, il presse longtemps en vain l'officier de lui laisser écrire un billet à l'impératrice pour implorer sa pitié. Ce magistrat cède enfin en tremblant à ses prières, se charge du billet, sort et, n'osant aller au palais, se rend précipitamment chez le comte de Bruce, familier de la souveraine.

Celui-ci croit que le maître de police est devenu fou, il lui dit de le suivre, de l'attendre dans le palais, et court sans tarder chez l'impératrice. Introduit chez elle, il lui expose le fait.

Catherine, en entendant ce récit étrange, s'écrie : "Juste ciel ! quelle horreur ! En vérité, Reliew a perdu la tête. Comte, partez, courez et ordonnez à cet insensé d'aller tout de suite délivrer mon pauvre banquier de ses folles terreurs !"

Le comte sort, exécute l'ordre, revient et trouve avec surprise, Catherine riant aux éclats. "Je vois à présent, dit-elle, la cause d'une scène aussi burlesque qu'inconcevable. J'avais depuis quelques années un joli chien que j'aimais beaucoup, et que j'avais nommé Suderland, parce que c'était celui d'un Anglais qui me l'avait donné. Ce chien vient de mourir : j'ai ordonné à Reliew de le faire empailler ; et comme il hésitait, je me suis mise en colère contre lui, pensant que, par une sottise vanité, il croyait une telle commission au-dessous de sa dignité. Voilà le mot de cette ridicule énigme."

CAUSSE DE HAUSSE

Madame A. (à sa maîtresse de pension). — Jamais le soleil n'entre dans cette chambre.

La maîtresse de pension. — Tiens ! c'est vrai, je ne l'avais pas remarqué, cette chambre est excellente pour conserver le teint, je vais l'augmenter d'une piastre par mois.

UN LACIE

Ernestine. — Le brave colonel Miron s'est illustré dans plusieurs engagements.

Hélène. — Matrimoniaux ?

Ernestine. — Ah ! non, il n'a pas assez de courage pour cela.

AUX MÊMES CONDITIONS



Wilfrid (benêt de 19 ans). — Vous avez dansé avec mon petit frère, mademoiselle Cassecoeur, vous pouvez bien danser avec moi.

Elle. — Mais avec plaisir, aux mêmes conditions, cependant.

Wilfrid. — Accepté.

Elle. — Alors vous irez tout droit vous coucher après le quadrille, comme un bon garçon bien sage.

Il n'a pas accepté.

ELLE A LE SAC



Elle — N'êtes-vous pas d'avis que mademoiselle Léoile est la reine du bal ?

Lui (en se dandinant). — Mais non... mais non... si vous n'étiez pas ici... je ne dis pas... mais.

THEATRE ROYAL

La compagnie de genre "Fields et Hanson" donne cette semaine des représentations qui attirent une foule considérable. Johnny Carroll est acclamé tous les soirs et son répertoire de chansons comiques fait rire aux larmes. Pour juger Charley Case, il faut le voir, il est désopilant ; quant à Mays et Hunter ce sont les rois du banjo et leurs auditions sont d'une pureté classique.

Les deux boxeurs excentriques, Williams et Boston, et M. Lafleur sur l'échelle à extension sont tous les soirs applaudis et rappelés.

Toute la compagnie est superbe... et les recettes aussi. Le Royal aura une semaine remarquable.

UNE BONNE PREUVE

— Mario, M. Georges est-il rentré de l'école ?

— Oui, madame.

— Où est-il ?

— Je ne l'ai pas vu.

— Alors comment savez-vous qu'il est à la maison ?

— Parce que le chat s'est caché sous le buffet.

FAUX PROVERBE

— "Les paroles coutent peu," disait un amateur de proverbes.

"Hum !" repliqua un homme qui croit peu à la sagesse des nations, "on voit bien que vous ne vous êtes jamais servi d'un téléphone ou d'un avocat."

QUEEN'S THEATRE

Peu de personnes se doutent de l'étendue de la plaie du chantage dans les grandes villes, quoique les coupables soient punis quand ils sont découverts. Malheureusement nombre des victimes préfèrent se taire que d'exposer leurs persécuteurs qui ne reculent devant aucun scandale. C'est surtout le cas pour les jeunes filles qui ont commis la faute d'entrer en correspondance avec des gens qu'elles croyaient honnêtes. Tel est le sujet de la pièce écrite par M. William C. Hudson, *Sealed Lips*, et qui sera jouée au Queen's la semaine prochaine par M. et Mme Arthur Lewis. Ce drame, car c'en est un des plus empoignants, est merveilleusement joué par ces deux artistes et leur troupe choisie. Il sera représenté pour la première fois en ville le lundi 25 février.

La célèbre comédie de Hoyts : *A Trip to Chinatown*, sera donnée au Queen's pendant la semaine commençant le 4 mars.

LA RÉCOMPENSE

—Tit père?... Tchou!... Tchou!... Tchou!...!

Et le jeune André, baby de quatre ans, fils de l'aiguilleur du poste cabine 26, gonflait ses petites joues et, de son mieux, imitait la locomotive, tout en montrant le train qui débouchait du tunnel.

Le père sourit à l'enfant et bascula le pesant levier de l'aiguille.

Le convoi qui devait faire "voie libre" à l'express attendu s'engagea, grâce à cette manœuvre, sur la ligne de garage longue tout au plus de deux cents verges et aboutissant à un fort butoir enfoui sous un monticule de glaise.

C'était un train de bestiaux, un de ces lugubres trains noirs marchand à grand bruit de ferrailles et de chaînes et qui sont affectés au transport des bêtes.

André, salua de cris joyeux l'interminable convoi; la machine stoppa au butoir. Le mécanicien et le chauffeur, devant stationner une heure, descendirent, bourrèrent leurs pipes, tout en retirant d'un panier d'osier quelques victuailles.

André s'approcha.

Il était bien connu de ces hommes qui autrefois lui faisaient bien peur et que maintenant il aimait bien.

Il était aimé d'eux aussi, tout comme son père, le brave Didier, dont on n'ignorait point l'histoire et qui était sympathique à tous. Didier, était rentré à la Compagnie; promettant, quand on lui confia l'aiguille du poste 26, de faire son devoir en soldat. Depuis lors, jamais il n'avait encouru la moindre réprimande, jamais il n'avait manqué à l'accomplissement de sa tâche pourtant bien rude, et c'est dans l'estime de ses chefs, dans l'affection de ses camarades qu'il trouvait sa seule récompense. Lorsque après deux ans de mariage il perdit sa femme, chacun s'était inté-

SYMPATHIE



—Vous viendrez à notre prochain bal, Mademoiselle.
—Je l'aurais désiré, mais je crains d'être engagée...
—Oh! je le pensais, aussi vous avez dû remarquer que notre invitation ne portait aucune date.

ressé au père et au gamin, et ce dernier devint "enfant de l'équipe."

* * *

—Tiens! dit le mécanicien du train de bestiaux, voilà le petit à Didier... Viens ici mon fiston!

—Tchou!... Tchou!... Tchou!... Chou!... fit l'enfant en tournant autour des deux hommes.

Le chauffeur étendit ses bras noircis; André tout rieur, s'y précipita.

—Ah!... je te tiens! dit l'homme.

—Dix minutes d'arrêt... buffet... reprit le mécanicien, André, tu vas casser la croûte comme un grand!

—Comme papa, dit l'enfant.

Et les braves gens s'amusèrent à lui voir tremper, avec la gravité réfléchie des tout petits, des morceaux de pain, dans une verrée de piccolo. Ce fut une explosion de gros rires et de franche gaieté.

Cela dura quelque temps et les deux ouvriers remontèrent sur leur machine; ils embrassèrent André, qui se mit à courir dans la direction du poste 26.

De la cabane d'aiguillage, Didier le guettait; il avait vu toute la scène d'un oeil attentif et attendri.

—Bon petit gars, pensait-il... Ça fera un rude luron... on le mettra dans le métier... et, qui sait? s'il veut travailler, il pourra à son tour monter sur la machine... André!... viens vite, mon chéri!

Et Didier avait élevé la voix pour rappeler l'enfant au loin, il venait d'entendre deux stridents coups de sifflet. C'était l'express qui s'annonçait.

Le gamin répondit:

—Oui... tit père.

Mais, par une fatalité incompréhensible, au lieu de suivre le chemin de garage, il prit sa course par la ligne montante, entre les deux rails de fer où le train venait à toute vitesse...

Le père sentit ses cheveux se dresser sur sa tête et comprit qu'André était perdu...

Il l'appela par deux fois: l'enfant n'entendait pas et continuait sa course poursuivi et rattrapé par la machine hurlante...

Didier eut alors l'instinctive pensée qu'il avait en main le salut de son fils.

Le train, en effet, arrivait à l'aiguillage! une manœuvre du levier et l'express, au lieu de continuer sa route en écrasant l'enfant, déraillait sur la voie de garage.

Comme un fou, il saisit le bas du levier et s'appretait à l'abattre, quand il eut par avance la vision terrifiante de la catastrophe qu'il allait provoquer; de ce train qui, sur la route, venant à toute vapeur, allait se briser dans un formidable fracas; des hurlements d'effroi et de douleur des victimes broyées par centaines...

L'amour paternel est si fort que Didier put hésiter une seconde; mais bientôt, d'un ton surhumain, où il y avait de l'héroïsme, de la folie et de la rage, il s'écria:

—Mon devoir!... avant tout!

Et il n'abattit pas le levier de l'aiguillage.

Le train passa comme un éclair.

Quand Didier se précipita pour recueillir ce qui pouvait rester du cadavre d'André,

INEXPLICABLE



Lui.—C'est tout de même étrange que mademoiselle Lenlevée ait épousé le cocher de son papa.

Elle.—Étrange! je le pense, quand sait combien son homme de cour était bel homme.

quel ne fut pas son étonnement de voir l'enfant se lever et lui crier:

—Tit père!... Tchou! Tchou!! Tchou!!! et éclater en sanglots.

L'effroi éprouvé par le bambin l'avait sauvé.

Il était tombé entre les rails, immobilisé par la peur, et le train avait passé sans lui faire de mal.

* * *

La belle conduite de Didier, certifiée par le mécanicien et le chauffeur du train de marchandises, lui a voulu les félicitations de ses chefs et de l'avancement.

—C'est très bien, dit-il, et j'en suis fier! mais ma véritable récompense, c'est d'entendre toujours mon petit me dire: Tit père, Tchou! Tchou! Tchou!!!

CE QU'ON FAIT AUX BÊTES

Enfin, mon cher, que voulez vous? Je suis bête. Et quand on est bête, on ne se refait.

—Hélas! non; ce sont les autres qui vous refont.

EN AVANCE

—Comment Marie, voilà encore toute la crème partie?

—Madame, c'est le chat.

—Le chat! mais nous n'en avons pas!

—Mais, Madame vous avez dit que nous allions en avoir un!

LA BELLE DATE

Dans un bureau d'une administration quelconque.

Deux employés passent leur temps comme ils peuvent, en attendant qu'il soit l'heure de s'en aller.

L'un, pour se distraire, fredonne un fragment d'opéra:

Le vin dissipe la tristesse.

Mais l'autre, qui n'a plus le sou en poche et songe surtout à la fin du mois, encore lointaine, hélas! interrompt la chanson de son ami par cette simple observation:

Eh! non, imbécile, ce n'est pas le vin qui dissipe la tristesse, c'est le trente!

CE QU'IL CHERCHAIT



Elle. — Cherchez-vous quelqu'un, monsieur Anatole ?
 Lui. — Je cherche ma femme.
 Elle. — Je ne savais pas que vous en aviez une.
 Lui. — Moi non plus, c'est pour cela que j'en cherche une.
 Après le bal ils ont joué le jour.

LA GALETTE

MAITRE CLOCHEPIÉ (avocat). — Pour quelle affaire ai-je l'honneur de vous voir, monsieur, madame!...

M. ET MME LEGARNIER, en duo. — Nous voulons nous séparer. La vie est horrible ! Nous finirons par nous arracher les yeux, les cheveux, tout ! si on nous laisse ensemble.

MAITRE CLOCHEPIÉ. — Je demande à vous entendre séparément. Je ne puis être l'avocat des deux parties. Ainsi donc, madame, si c'est vous que je dois défendre, priez monsieur votre mari de retourner dans le salon d'attente.

MME LEGARNIER. — Oh ! monsieur, mon mari est un gredin, un tortureur de femmes, un bourreau, mais comme ami je n'en connais pas de plus loyal. Si j'avais écrit une lettre une lettre qui pût me faire perdre mon procès, et qu'elle fût en sa possession, je n'aurais qu'à tendre la main : il me la rendrait.

MAITRE CLOCHEPIÉ. — Exposez donc vos griefs.

MME LEGARNIER. — D'abord, il a le double de mon âge. Il avait quarante ans quand je l'ai épousé. J'en ai trente-cinq maintenant, il a donc soixante-dix ans.

MAITRE CLOCHEPIÉ. — Si tous vos arguments sont de la force de celui-là...

MME LEGARNIER. — C'est vrai, je me trompe dans mon compte... Il était maigre, il est devenu énorme, un tonneau, — et dire qu'on ne peut pas faire descendre son mari à la cave ! Mon mari a toujours été original, monsieur... Au lieu de m'accompagner chez la modiste et la couturière, il s'est pris de belle passion pour l'histoire naturelle. Il observait des araignées sous des verres retournés, il les élevait sous cloche, comme des melons... Quel supplice pour une femme délicate !

M. LEGARNIER. — Tu n'as jamais voulu me laisser prendre un emploi !

MME LEGARNIER. — Après cela il a fait cuire des moineaux dans une casserole pour pouvoir mieux les disséquer. Si c'eût été des alouettes, au moins, j'aurais pu utiliser leur chair et en faire des pâtés.

MAITRE CLOCHEPIÉ. — Tout cela n'est pas sérieux ; des faits, madame.

MME LEGARNIER. — Il ne s'en est pas tenu là : il a élevé des hérissons ! il en courait sous tous les meubles, je m'y piquais le bas de la jambe comme à des orties. Enfin, il a voulu voir si, en en grisant un, il le rendrait plus aimable. En effet, cette pauvre bête, après avoir bu du champagne, ne s'est pas roulée en boule, elle s'est en-

dormie dans le verre renversé, comme un enfant sur le sein de sa nourrice.

MAITRE CLOCHEPIÉ, riant. — Il n'y a pas grand mal à débaucher un hérisson : ce n'est pas un mineur.

MME LEGARNIER. — Enfin, il y a l'histoire de la copiste.

M. LEGARNIER. — Dis-la vite, Catherine. Pour une fois que j'ai été galant !

MME LEGARNIER. — Ah ! tu m'as fait bien souffrir ! — Mon mari, cher monsieur Clochépié, écrit des mémoires scientifiques et les adresse au Directeur d'un grand collège. Comme il prétend que mon écriture ressemble à un petit sac de clous emmêlés, il confiait ses manuscrits à une copiste. Non seulement il lui donnait plus que le prix convenu, mais, un jour, il l'a embrassée !...

M. LEGARNIER. — Jamais ! voyons ! J'avais cinquante ans, alors ; la malheureuse fille, quarante-huit printemps, des vêtements rapiécés, autant de crevasses que de doigts... Catherine, tu es bien injuste ! Quand tu étais malade, j'allais te chercher des brioches ; nous avons eu pendant dix ans ta tante aveugle à la maison, et c'est moi qui lui faisais la lecture...

MAITRE CLOCHEPIÉ. — Vous n'avez plus à invoquer que les sévices et injures graves. Vous a-t-il battue devant des témoins, insultée devant vos amis ou les domestiques ?

MME LEGARNIER. — Pis que cela ! il a provoqué mon suicide !

M. LEGARNIER, agacé. — Allons, bon ! l'histoire de la galette, maintenant ! Je suis bien sûr que, de sa vie, maître Clochépié n'en a entendu de pareilles.

MME LEGARNIER. — Voici. A pareille époque, le jour de ma fête, j'avais ma famille à déjeuner, et mon mari avait apporté une superbe galette pour célébrer l'heureux jour. Nous en avons tous mangé ; mais il en restait trois morceaux. Je me dis intérieurement : Voilà mon goûter tout trouvé. A quatre heures de l'après-midi, j'ouvris discrètement le buffet... alors je poussai un cri d'indignation. Plus de galette ! Pas un morceau, pas une miette. Immédiatement je fais une scène à mon mari. Cela lui revenait de droit. Il m'apprend que ma mère a mangé le premier morceau, ma tante, l'aveugle, le second, lui, le troisième. Je me déclare alors alors la plus malheureuse des femmes, je lui rappelle ses araignées, le hérisson et la copiste, et, résolue d'en finir avec la vie, j'ouvris la fenêtre pour me jeter dans l'espace, quand je retombai évanouie sur un excellent fauteuil capitonné...

MAITRE CLOCHEPIÉ, se levant et poussant le ménage vers la porte. — Vous m'avez tout l'air d'être ce qu'on appelle une exagérée et une enfant gâtée, madame. Le tribunal ne peut séparer de son mari une femme qui est trop heureuse... (Seul dans son cabinet.) Ces bonnes gens m'ont fait perdre un temps précieux.

(Dans la rue.)

M. LEGARNIER. — Regarde, Catherine, la belle pâtisserie. Veux-tu de la galette ?

MME LEGARNIER. — Oh !

oui ! (Elle en mange avec avidité.) Allons, bon ! une poupée de porcelaine. J'ai failli me casser une dent...

M. LEGARNIER. — C'est convenu : tu n'as pas de chance. C'est une vieille galette qui reste des rois. Ça fait rien, qui nommes-tu roi ?

MME LEGARNIER. — Toi, naturellement, mon gros Loulou.

Et à les regarder marcher on les sentait heureux.

BONNE PRÉCAUTION

— Mon cher ami, pourquoi avez-vous deux parapluies avec vous ?

— Voilà, c'est que si j'en oublie un quelque part, j'aurai, du moins, toujours l'autre.

CRUELLE ÉNIGME

Deux pâtisseries rivaux ont leurs boutiques l'une à côté de l'autre.

Le premier expose l'enseigne suivante sur une pyramide de petits pâtés : "Deux cents la pièce. Si vous payez plus, on vous vole."

L'autre, au contraire, a mis ses produits en obélisque avec l'inscription : "Trois cents la pièce. Si vous payez moins, vous serez empoisonnés."

PLUS FORT QUE LUI

Le petit Tom. — Oh ! mon petit papa, je viens de voir dans la rue un prestidigitateur qui fait des tours extraordinaires, il vient de transformer un trente sous en une jolie rose.

Le Papa. — Ce n'est rien à côté des tours que fait ta mère ; elle transforme un dix piastres en un chapeau, le temps de dire merci !

COMPLIMENT MAL TOURNÉ



Lui (après une longue pause, à sa danseuse ayant depuis longtemps coiffé Saint-Catherine). — Vous avez dû danser splendidement.

LA VIE COURANTE

(Pour le SAMEDI)



Je lui faisais des bulles de savon.

BÉBÉ

LA SCÈNE se passe dans un grenier, servant de chambre de réserve, dans une grande demeure de Montréal.

TEMPS : Une après-midi d'hiver.

MADAME JEANNE B...

MONSIEUR MAXIME L...

ELLE.—Vous êtes servi à souhait pour quelqu'un qui n'a peur ni de la poussière ni des toiles d'araignées ; et maintenant éternuez si vous l'osez !

LUI.—Je n'y pense même pas.

ELLE.—C'est gentil ! Vous avez eu une bonne idée en pensant à cette robe que j'ai portée il y a des années au bal de l'hôtel de ville.

LUI.—Avant votre mariage, Bébé.

ELLE.—Oh ! quand oublierez-vous ce stupide sobriquet ? Il est si vieux, du reste.

LUI.—Vieux ! Il ne pourrait-être plus jeune.

ELLE.—Est-ce de l'esprit, ça ?

LUI.—S'il vous plaît de l'appeler ainsi. Combien de mes semblables doivent-ils leur réputation d'hommes d'esprit à la complaisance des femmes. Merci tout de même ; mais ce n'est pas mon genre.

ELLE.—Quelle montagne de malles ! Nous aurions dû envoyer la femme de chambre chercher la fameuse robe dans ce capharnaüm, pendant que nous aurions tranquillement pris notre thé dans le boudoir.

LUI.—Je ne demande pas mieux.

ELLE.—Vous n'en pensez pas le premier mot : cela vous rendrait triste comme un bonnet de nuit. C'était une robe pompadour, pas vrai ? Elle fera très bien pour notre menuet. Le bal est masqué vous savez.

LUI.—Oui ; mais votre mari consentira-t-il à vous y laisser aller ?

ELLE.—Il ne s'oppose qu'aux extravagances des nouvelles toilettes. J'en ai eu trois déjà cet hiver. Vous avez sauvé la position en me rappelant ma vieille robe pompon ; tout ira bien.

LUI.—Comme si j'avais pu oublier et cette robe et ce bal !

ELLE.—Il était charmant.

LUI.—Nous avons dansé ensemble.

ELLE.—Six ou sept fois. Dites-moi, Maxime, combien de fois avez-vous répété à une femme ce que vous m'avez dit ce soir là ?

LUI.—Je l'ai souvent répété depuis, mais toujours à vous.

ELLE.—Oh, non ! Comment l'auriez-vous pu ? Je ne l'aurais jamais permis.

LUI.—Oh. Bébé ! Mais vous l'avez pourtant permis.

ELLE (*fermement*).—Jamais ! Tout au moins je ne me le rappelle pas.

LUI.—Bien. Maintenant, quand j'étais au Japon, pendant ces quatre longues années, vous êtes-vous jamais souvenu de moi et de notre jeunesse ?

ELLE.—Naturellement, quelquefois ; mais voyez vous, Maxime, j'étais si occupée. Une fiancée c'est très demandé ; un dîner par ci ; une sauterie par là ; et puis j'ai eu bien de la peine...

LUI.—De la peine ?

ELLE.—Oui. Mais n'en parlons pas. Je pensais que vous le saviez. Je vous en parlerai un autre jour, pas aujourd'hui. La journée est si bonne que je ne veux pas l'attrister.

LUI.—Ainsi vous ne pensez à moi que quelquefois ?

ELLE.—Et c'était beaucoup pour une femme mariée. A bien y réfléchir c'était trop et je crois que c'était mal.

LUI.—Vous n'en n'êtes pas absolument sûre ? Après tout je comprends ; vous aviez amplement de quoi vous occuper avec les chevaux d'Arthur, les courses...

ELLE.—Je les ai en horreur.

LUI.—Mais vous aimez les chevaux.

ELLE.—Quand ils n'appartiennent pas à Arthur. Ils devaient tout et ils ne gagnent rien. Ils m'ont fait perdre un voyage en Europe.

LUI.—Pauvre âme ! c'est malheureux !

ELLE.—N'est-ce pas ?

LUI.—Mais Arthur est un si joyeux compagnon.

ELLE.—Oui, quand on n'est pas obligé de s'asseoir trop souvent à dîner en face de lui. Je le fais mettre à côté de moi, maintenant, quand nous sommes seuls, comme ça je ne suis pas obligée de le regarder.

LUI.—Pauvre Bébé, comme vous êtes adorablement naïve !

ELLE.—Maxime !

LUI.—Quoi, donc ?

ELLE.—Ne parlez plus ainsi, vous me froissez, et n'embrassez plus ma main, c'est mal.

LUI (*gravement*).—Croyez-vous ?

(*Il la regarde, elle rougit et se dirige vivement vers une malle.*)

ELLE.—Venez ouvrir cette malle, je n'ai pas envie de me salir les mains.

LUI (*Il ouvre la malle*).—Quel fouillis !

ELLE.—Sûr. Qu'espérez-vous donc trouver dans un grenier ?

LUI.—Pas vos frisettes dans mes yeux, certainement.

ELLE.—Ah ! Maxime. Elles n'ont pas...

LUI.—Si, elles ont...

ELLE.—Vous êtes absurde ! Mais enfin comme nous ne pouvons fouiller ensemble dans le même coffre, vous feriez mieux d'ouvrir une autre malle. Je cherche dans celle-ci.

LUI.—Je ne me suis pas plaint de vos frisettes.

ELLE.—Vous auriez dû être honoré même si elles vous avaient aveuglé. Arthur dit qu'elles sont...

LUI (*vivement*).—J'ai été honoré. Arthur est un âne.

ELLE.—Shsh !

LUI.—Quelle étrange boîte ; regardez donc. Qu'est-ce que cela peut être ?

ELLE.—Oh ! elle appartient à une femme qui est partie pour le Mexique ; elle me l'a laissée en garde. Fermez-la ; ma robe n'est pas dedans.

LUI.—Seigneur ! Votre amie usait d'un étrange parfum.

ELLE.—Absurde ! c'est l'odeur de l'âge et de la vieillesse.

LUI.—J'en aime mieux d'autres.

ELLE.—Et moi la poussière m'étouffe, ce qui est plus grave. Ne vous courbez pas tant sur cette serrure, Maxime, vous allez rouiller le bout de votre nez et je ne vous regarderai plus.

LUI.—Jamais je n'ai vu autant de satin.

ELLE (*poussant un cri*).—Oh, vous, bêta ! et vous dites que vous vous souvenez de cette robe. Mais c'est elle. Bravo, maintenant que nous l'avons retrouvée, on va pouvoir rire.

LUI.—Espérez-vous qu'un homme puisse reconnaître ça ?

ELLE.—Ça. Mais elle est très bien, allons aidez-moi à la sortir. Bon, que vous êtes maladroit, vous déchirez la dentelle. Là, Maxime, je vais la tenir contre moi. La reconnaissez-vous, maintenant ?

LUI.—Oui ; et vous aussi telle que vous étiez alors. Oh ! Bébé, comme vous étiez adorable !

ELLE (*riant*).—L'étais-je ?

LUI.—Vous aviez de tels yeux et de si beaux cils !

ELLE.—Les avais-je ?

LUI.—Une bouche — des lèvres ! — Vous n'avez pas changé.

ELLE (*avec dignité*).—Je crois que de tels compliments frisent l'insulte.

LUI.—Je parle du passé.

ELLE.—Etrange, vraiment ; vous me plaisiez beaucoup avant votre départ pour le Japon et je me suis mariée !

LUI.—Si je n'avais pas été pauvre ! Enfin il est inutile d'en parler maintenant, mais parfois je me demande...

ELLE.—Moi aussi, je me demande comment nous aurions été si... si...

LUI.—Si vous aviez maintenant ma personne en face de vous à table, au lieu de celle d'Arthur.

ELLE.—Maxime, je vais me fâcher.
 LUI.—Pas tant que vous serez enveloppée dans cette robe. Vous rappelez vous notre dernière entrevue? je vous dis sèchement que je ne pensais pas que vous vous apercevriez de mon absence et vous me répondez : "Peut être, un peu au début ; il est toujours triste de perdre un ami de vue."
 ELLE.—Oui, et vous dites alors : "Je vous écrirai de temps à autre."
 LUI.—Et vous répondez : "Les lettres m'ennuient mais si vous le désirez vous pourrez m'écrire une fois."
 ELLE.—Cela vous fâcha et vous me dites en colère : "Je ne mendierai jamais l'affection d'aucune femme."
 LUI.—Je n'étais pas en colère et je n'ai pas dit cela.
 ELLE.—Oh ! Maxime vous l'avez dit.
 LUI.—Quelle brute j'étais alors.
 ELLE.—C'est vrai et je vous aime mieux aujourd'hui.
 LUI (*lentement*).—Vraiment, et vous disiez que je vous plaisais à l'époque.
 ELLE.—Maxime, ne parlez pas ainsi. Vous vous engagez dans une voie où je ne veux pas vous suivre.
 LUI (*souriant*).—Je vous demande pardon.
 ELLE (*nerveusement*).—Nous ne devons pas flirter, vous savez.
 LUI.—Naturellement, mais j'étais sérieux.
 ELLE.—Raison de plus, alors. Mais où donc est le masque qui allait avec cette robe ? J'ai dû le faire tomber en la tirant.
 LUI.—Que cherchez-vous ?
 ELLE.—Le masque.
 (*Elle s'arrête, réfléchissant à ce qu'elle a dit ; pendant ce temps il fouille dans la malle. et retire une trompette il la lui jette en riant.*)
 LUI.—Voilà un jouet pour un bébé comme vous. Comment est-il venu là ? (*Elle prend le jouet dans ses mains en tremblant et palissant.*)
 LUI.—Allons, bon ! voilà un cheval de bois maintenant. Il n'y a que des jouets là dedans. Lequel préférez-vous ? Vous êtes encore enfant, Bébé, et vous pouvez jouer au cheval.
 ELLE.—Maxime !
 LUI (*se retournant*).—Bonté divine ! qu'avez-vous ?
 ELLE (*tenant la trompette dans ses deux mains et la lui tendant*) —Elle appartenait à mon bébé, à mon petit bébé qui est mort.
 LUI.—Je... je... suis navré ; j'ignorais...
 ELLE (*sanglotant*).—Il y avait plus d'un an que je n'avais revu ces souvenirs.
 LUI.—Je n'ai jamais su que vous aviez...
 LUI.—Il avait deux ans, à peine, Maxime — l'âge où ils rient, causent pour leurs mères — et il était si joli avec ses belles boucles et ses beaux yeux bleus. Je passais tout mon temps avec lui, quelles joyeuses parties ! Tenez, Maxime, c'est là sur cette galerie que j'ai joué avec mon bébé pour la dernière fois, je lui faisais de bulles de savon. Mon, Dieu ! quelle différente femme j'ai été depuis sa mort !
 LUI.—Faut il remettre ces... objets dans la malle ?
 ELLE.—Non, non, non ! Je les remettrai moi-même. N'y touchez pas. Maxime je crois que vous ferez mieux de vous en aller ; j'ai besoin d'être seule.
 LUI.—Je comprends, Bébé.
 ELLE (*avec violence*) — Ne m'appellez plus, ainsi.
 LUI.—Je vous demande pardon, je suis désolé, je ne puis vous dire combien je m'en veux d'avoir réveillé ce souvenir. Pardonnez-moi.
 ELLE.—Oui — je vous pardonne — mais partez. (*Elle s'agenouille devant la malle et range les jouets doucement en les caressant.*) Oh, mon cher enfant, mon cher petit bébé ! Maman n'a jamais su qu'on avait monté tes affaires, tes joujoux ici. Maman ne le savait pas, jamais, jamais mon chéri.
 (*Il sort doucement sur la pointe des pieds en fermant sans bruit la porte sur lui*)
 Lettre de Madame Jeanne B... à Monsieur Maxime L...

Cher Maxime,
 Ne revenez plus, au moins de longtemps. Je ne veux pas rougir de moi et j'en ai rougi aujourd'hui. Une femme, une mère surtout — et on est plus mère que jamais quand on pleure un enfant — ne doit jamais flirter. Ce qui est un jeu innocent pour une jeune fille est un crime pour nous. Et puis, Arthur est si bon pour moi. Pardonnez-moi et ne revenez pas d'ici longtemps. Vous ne me prendrez pas en haine pour cette lettre, n'est ce pas ? Je ne pouvais pas ne pas l'écrire. Plus tard vous me comprendrez, j'espère, et vous me plaindrez de toute votre âme.—VOTRE BÉBÉ.
 LEFURET.

L'HOMME ET LA FEMME

*Disséqués par le SAMEDI, avec ses regrets et ses excuses.
 (Pour le SAMEDI)*

LA FEMME moderne se compose d'environ quinze à vingt verges d'étoffe : soie, laine ou coton. Elle constitue une agglomération de fleurs, plumes et bibelots de toute nature. Nombre d'entr'elles sont des phénomènes anatomiques : elles n'ont pas de cœur.
 La femme aime la compagnie ; au théâtre, aux bazars elle aime mieux avoir des compagnons qu'être seule. La solitude ne lui plaît que lorsqu'elle a des pensées... à cacher.
 La femme se rencontre dans toutes les positions sociales depuis l'esclave jusqu'à la reine. Elle avait des droits même aux temps bibliques, alors que Deborah veillait aux affaires ou que Jezabel prenait une part active au gouvernement d'Israël. Ces faits antiques prouvent que les femmes modernes qui réclament une part du pouvoir ne font que mettre un vieil onguent dans un pot nouveau.
 La femme moderne peut souffler la discorde domestique ou un beignet

avec autant de facilité et de science ; elle ne semble jamais savoir ce qu'elle veut, mais elle le veut bien et se fâche lorsqu'elle ne peut l'obtenir.

La femme aime les spectacles sportifs surtout si elle n'est pas mariée ou si elle a des fils à placer. La jeune fille à marier, moderne, n'est pas



une femme, c'est un garçon. De fait, il semble que notre jeune fille dorée s'effémine alors que la jeune fille fin de siècle se transforme en athlète.

La femme exagère en tout excepté sur son âge. Lorsqu'on veut savoir l'âge d'un cheval on regarde ses dents ; si vous demandez le sien à une femme elle montrera les siennes même si elle les doit encore à son dentiste.

Quelques célibataires ont prétendu, dans un moment de douce folie, que "la femme était le miel de l'existence." Personne n'a encore essayé de réfuter cette prétention ; mais l'expérience démontre que l'homme est heureux de prendre femme, même lorsqu'il sait que celle qu'il prend n'a rien de la douceur du miel.

La femme a beaucoup de défauts et malgré cela l'homme, s'il en trouvait la chance, voudrait, comme un vulgaire recensement, les grouper pour mieux les embrasser.

Si aucune de nos lectrices désire vérifier le portrait que le SAMEDI vient de tracer elle est priée de le comparer à... sa voisine.

L'HOMME est une vessie gonflée flottant sur les flots tumultueux de la vie. Il est plein de prétention et ses tours — mauvais — sont aussi nombreux que les grains de sable de la mer. Le vent de la chance le jette quelquefois sur les genoux de la Fortune, d'où il est enlevé par des circonstances qu'il ne sait prévoir et rejeté dans la misère.

L'homme est un nom ; ils sont presque tous communs quelques uns sont moralement propres mais ils sont difficiles à trouver dans la masse. Un certain nombre pourraient être traités de pronoms, car ils sont mis à la place qu'un autre devrait occuper. La plupart des hommes sont des êtres



efféminés ; de pauvres insectes qui bourdonnent, tournent et se brûlent les ailes à toutes les lumières, qu'ils rencontrent sur leur route. Un spécimen de cette espèce est parfaitement inutile sur ce globe, on le rencontre à la porte ou à la fenêtre de certains clubs et hôtels.

L'homme se croit nécessaire à la femme, alors qu'il n'est qu'une utilité dans son existence ; quelque chose comme une patère auquel elle accroche son manteau lorsqu'elle va au théâtre ou dans tout autre lieu d'amusement. Il peut au besoin servir à boutonner un gant ou fournir le moyen de réparer un oubli dans une circonstance. Il peut également être de quelque utilité dans les affaires du ménage, quoiqu'en général sa femme ne se soucie guère de son intervention.

L'homme est dit-on un animal supérieur ; le monde est sa cage et il ne se fait pas faute d'y hurler et d'y grogner. Il peut appartenir à un ordre élevé dans la nature, mais on constate avec étonnement combien il y en a qui font ce qu'ils peuvent pour établir le contraire. Il se blase facilement et ne cesse d'élaborer les projets les plus blâmables pour varier ses plaisirs.

L'homme est un être destructeur et généreux. Il n'est jamais content de son sort même quand tout lui réussit. La moindre contrariété le rend insupportable.

On joue plus facilement de l'homme que du plus simple des instruments à musique. Dans cet ordre d'idée il tient des instruments à vent : plus il est creux plus il fait de bruit.

Devant uniquement sa position dans le monde à sa naissance c'est avec raison qu'il s'est sacré "Roi de la Création."

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

DEUXIÈME PARTIE

III — GRAND'MÈRE

(Suite)

Il promit de mieux tenir sa correspondance, et accompagné par son père et sa fiancée, il refit tristement le chemin qu'il avait accompli avec tant de bonne émotion six mois auparavant. Le temps était doux, mais gris, mélancolique; et, dans le bateau, ils avaient tous envie de pleurer, comme, en ce moment, la vieille mère Karadouc pleurait à Trévenec, tout en se laissant consoler par le curé Roger Gardain.

Et la vie uniforme de Trévenec recommença le lendemain, troublée seulement par quelques orages.

Roger Gardain, maintenant, ne passait plus une journée sans monter au château; il lui arrivait même de s'y rendre deux fois. Sa vieille amie l'inquiétait.

Depuis le départ de Sylvestre, il la sentait plus agitée que de coutume. Jeanne-Marie lui avait confié que des accès de fièvre la reprenaient le soir, et que ses nuits s'écoulaient en une perpétuelle insomnie.

Elle était à bout de forces, un mot, un rien ferait éclater la crise au premier jour. Et Roger Gardain surveillait attentivement cette âme malade, que lui seul pourrait secourir au moment du danger.

Or, un matin où il s'était rendu chez elle d'assez bonne heure et où elle essayait d'allirmer qu'on s'alarmait à tort sur sa santé, Jeanne entra dans le salon, tenant une enveloppe à la main.

Elle salua le curé de sa maîtresse; puis :

— C'est une lettre de Sylvestre, Madame; il dit de vous l'a montrer.

— Bien, ma fille.

Tandis que Jeanne se retirait, la marquise tendait l'enveloppe au curé.

— Lisez-moi donc ce que raconte ce brave matelot.

Il n'en disait pas long, Sylvestre, la littérature n'étant pas son fait. Il avait rejoint la flotte à Toulon, et il avait le bonheur de servir sur un aviso commandé par le lieutenant Gilbert Morel, qui arrivait justement d'une mission en Algérie.

— Et pour que tu le connaisses, je t'envoie sa photographie, qu'il m'a donnée; et avant de la donner aux parents, tu la montreras à Mme la marquise, pour qu'elle le connaisse aussi...

— Un bel officier, dit Roger Gardain, séduit par le visage franc de Gilbert. Tenez, Madame.

La marquise préparait sa face à main pour examiner le portrait.

Mais elle eut à peine saisi le morceau de carton qu'elle se redressait les yeux hagards, poussait un cri rauque, puis retombait, inanimée, sur son siège, tandis que la photographie glissait à ses pieds.

Jeanne-Marie, qui rangeait la chambre de la marquise, située près du salon, accourut.

— Mon Dieu !... Madame !

— Pas d'émotion inutile, ordonna brusquement le prêtre. Aidez-moi.

— Mais que se passe-t-il ?

— Rien, rien, aidez-moi vite.

Ils transportèrent la marquise dans sa chambre.

— Desserrez son corsage, dit Roger Gardain.

En même temps, il faisait respirer des sels à sa vieille amie.

— Mais qu'a-t-elle, Monsieur le curé ? Je vous en supplie, dites-moi...

— Laissez-nous, Jeanne-Marie.

La marquise revenait à elle.

— Laissez-nous, vous dis-je ! Vous savez bien que si madame était réellement malade, je vous appellerais !

Jeanne-Marie sortit à regret. Roger Gardain était de nouveau seul avec sa vieille amie, étendue sur un canapé, la tête relevée par des oreillers.

Il s'assit en face d'elle, lui prit une main et se fit un visage bien souriant, bien affectueux, pour le moment où elle ouvrirait les yeux.

Quelques minutes s'écoulèrent dans le plus grand silence. Puis, les paupières de la marquise s'entr'ouvrirent lentement, et son regard, humble, timide, se fixa sur les yeux bienveillants du prêtre.

Encouragée, sans qu'il eût encore dit une parole, elle balbutia :

— Je n'ai plus la force de tenir mon cœur fermé... Écoutez-moi, mon ami... J'ai un terrible aveu à vous faire.

— Je le sais, répondit-il simplement; voilà plus d'une année que je l'attends.

Elle courba la tête. Et lui chercha tout ce qui pouvait faciliter la confiance, rendre moins pénible l'aveu qu'il avait deviné.

— Karadouc vous a dit ?... balbutia la marquise.

— Rien ! ni lui, ni personne ! Pauvre chère femme, j'étais déjà votre ami quand des circonstances, que je n'avais certes pas cherchées, m'ont appris qu'il y avait un secret... un douloureux secret dans votre vie. La discrétion me défendait d'interroger les témoins des choses de jadis... Et cependant, je souffrais de vous voir souffrir, je comprenais que votre cœur étouffait; et, si je n'osais rien faire pour provoquer une confiance, je la souhaitais de toute mon âme. Me suis-je trompé ?

— Vous avez bien deviné ce qui se passait en moi.

— Je n'avais pas besoin de commettre d'indiscrétion, je n'avais qu'à

chercher les causes de ce fait que vous, si pieuse, presque une sainte par votre vie, vous n'approchiez jamais de la Sainte-Table.

— C'était ma punition ! murmura la marquise d'une voix étranglée.

— Vous ne vouliez donc pas vous confesser ? poursuivit le prêtre. Je ne vous en ai jamais parlé. Mais j'ai compris bien vite que votre existence était empoisonnée par un secret. Ouvrez-moi tout votre cœur, comme homme de Dieu, comme ami, je ne saurai vous dire que des paroles de pardon... Allons !

Il lui serrait bien affectueusement la main. Et la marquise se sentait tout attendrie. Elle s'était souvent figuré l'aveu de sa conduite comme une chose terrible, brutale, et elle était bien reconnaissante à Roger Gardain de lui adoucir ce cruel moment... Elle ne pouvait plus, elle ne songeait même plus à hésiter. D'ailleurs son trouble n'avait-il pas été, tout à l'heure le commencement de l'aveu ?

Le prêtre demanda alors :

— Il s'agit de votre petit fils ?

Elle fit signe que oui.

— Et le portrait de ce jeune officier vous a rappelé ?...

— Ce que vous ne pouvez supposer, interrompit-elle. Voulez-vous me passer mon livre de messe qui est là, près de vous ?... Bien, ouvrez-le à la première page... Chaque jour, je prie pour mon fils, pour l'homme dont vous voyez le portrait, collé là... Comparez maintenant les deux portraits.

Elle parlait d'une voix très douce, presque éteinte, mais calme. Toute agitation avait momentanément disparu.

Elle prononça très lentement :

— Vous trouvez qu'ils se ressemblent, n'est-ce pas ? C'est frappant.

— Et tout à l'heure, mon ami, j'ai cru, en touchant ce portrait, que je devenais folle, que je voyais mon petit-fils...

Elle en parlait tout naturellement, comme si la confiance eût déjà été faite. Et la pensée de son petit-fils était un vrai baume... Que s'était bon de parler de lui, enfin ! Oh ! Pouvoir dire qu'elle avait un petit-fils !

— Oui, s'il s'est fait marin, il doit être tel que ce Gilbert Morel. Et vraiment, si Sylvestre n'avait pas vu les parents de son capitaine, je me demanderais ?...

Elle s'interrompit, secouant bien tristement la tête :

— Je vous parle de toutes ces choses sans vous donner d'explications, comme si vous saviez...

Elle prit brusquement le livre des mains du prêtre; et, de nouveau secouée par le chagrin :

— Cet homme, dont vous voyez le portrait, là !... Mon fils... Le dernier marquis de Trévenec... Ce fut un assassin !

Et elle se levait, marchait par la chambre. Plus de larmes; mais une colère terrible qui éclatait au souvenir du crime et qui épouvantait Roger Gardain :

— Cette Marie Lepleven, dont la tombe vous est si chère, à vous et à Karadouc, voilà ce qu'elle a fait de mon fils : un assassin ! Comprenez-vous maintenant pourquoi j'ai séparé son cercueil du cercueil de son mari, pourquoi je l'ai chassée de la tombe des Trévenec, pourquoi je hais et maudis jusqu'à son souvenir ?...

Il l'interrompit violemment.

— Eh quoi, Madame, quand vous allez avoir un pardon à implorer, vous osez médire, parler de haine ?...

Il avait senti une dernière révolte à vaincre, et, debout devant la marquise, il l'écrasait de sa haute taille, de sa voix impérative, de son regard dominateur.

Elle retomba sur le canapé et se cacha quelques instants le visage dans les mains. Puis, avec un dernier grondement de colère :

— Vous avez sans doute raison; mais comprenez donc cela : une mère à qui l'on prend son fils !

— C'est que vous avez été une orgueilleuse, en ne permettant pas à votre fils d'épouser une simple paysanne... Tous les enfants de Dieu ne sont-ils donc pas égaux ? Est-ce que Jésus faisait une distinction entre les riches et les pauvres, lorsqu'il appelait à lui les enfants ?... Et à quel orgueil obéissez-vous, grand Dieu ! L'orgueil de caste, le plus méprisable de tous ? Vous vous imaginiez donc que, par droit de naissance, votre fils était supérieur aux autres ?... Vous avez été cruellement punie ? mais vous avez été la cause première de vos malheurs.

Elle le regardait, toute craintive; et alors, il s'assit auprès d'elle, et se faisant doux :

— Oubliez tout cela, bannissez à jamais la colère de votre cœur... Qu'il ne soit plus question de votre malheureux fils ni de sa pauvre femme... S'il fut coupable, Dieu lui a certainement pardonné; il ne vous appartient plus... Mais l'enfant dont vous ne m'avez jamais encore parlé ?... cet enfant, qu'est-il devenu ?

— Je fus impitoyable pour lui, répondit-elle d'une voix sourde. Vous me reprochez mon orgueil ?... Mais vous savez aussi bien que moi que, jusqu'à mon malheureux fils, pas un Trévenec n'avait failli à l'honneur, que tous les membres de cette famille vraiment illustre, à laquelle je n'appartiens, moi, que par alliance, connaissent aussi bien leurs devoirs que leurs droits ! Vous avez pourtant étudié leur histoire ! Dans toute cette lignée, avez-vous jamais surpris une défaillance ?

Roger Gardain était forcé de se taire.

La marquise continuait :

— Mon mari me disait souvent que, parmi ses aïeux, on comptait des hommes de guerre, surtout des marins, et pas un courtisan !... Le jour où l'indignité de mon fils m'a faite gardienne de l'honneur de cette famille, je n'ai pas voulu démeriter ! J'ai cru que je devais être la dernière à porter ce nom : le fils d'un assassin ne pouvait continuer une telle race...

— L'orgueil ! toujours l'orgueil ! prononça sévèrement le prêtre.

— Et la pitié, mon ami ! Cet enfant, quel héritage abominable lui était

réserve ! L'héritage du crime ?... Je ne voulus pas cela : je décidai de couper tous les liens qui rattachaient ce pauvre petit à sa famille. Et je me demande encore si je n'ai pas eu pleinement raison d'accomplir impitoyablement mon devoir ! Cet enfant, n'aurait-il pas le droit de dire aujourd'hui qu'il ne veut plus de ce nom déshonoré ?...

—S'il est tel que vous, Madame, il n'en aurait même pas la pensée. Mais achevez votre récit.

—Sulpice, à qui je donnerai la permission de vous parler sans contrainte, vous contera les choses en détail... L'enfant était à Jersey... Il alla le chercher... Il le ramena ici... Puis, suivant mes ordres, il le perdit dans un bal d'enfant...

—Vous avez eu l'abominable courage de vous séparer de ce petit être, après l'avoir tenu dans vos bras ?

—Ne devinez-vous donc pas qu'il n'a jamais touché la terre de Trévevec ? Sulpice le laissa dans son bateau, tandis que lui-même venait prendre mes ordres... Mais, mon ami, s'écria la marquise avec exaltation, si j'avais reçu un baiser de lui, je n'aurais plus été que sa grand-mère, c'est-à-dire que je l'aurais follement aimé...

—Vous ne l'aimez donc pas, Madame ?

—Ne pas l'aimer, moi ?

La marquise éclata en sanglots :

—Je l'aime comme si j'étais sa mère.

Roger Gardain, la voyant abîmée par la douleur, voulut la calmer :

—Pleurez, mais pleurez doucement, chère et malheureuse amie ; puis, reprenez un peu de forces avant de continuer...

—Non, bégaya-t-elle au milieu de ses larmes ; il faut que je vous ouvre tout mon cœur, que vous sachiez tout ce qui s'est passé en moi... Les premières années, je fus courageuse : pénétrée de mon devoir, je ne regrettais rien, et je m'imaginai, d'ailleurs, que la mort me prendrait bientôt.

Mais quand la vieillesse s'est appesantie sur moi, que j'ai senti l'éternelle solitude de ma vie, que ma colère s'est apaisée et que les lois naturelles du cœur ont repris le dessus, ah ! j'ai encore plus souffert que je n'avais souffert jadis de la honte de mon fils... J'ai un petit fils et jamais je n'ai reçu une caresse de lui, jamais je n'ai entendu ce nom si doux de grand-mère !... Si je me suis trompée en croyant faire mon devoir, j'en suis bien cruellement punie !

Elle était toute tordue par les sanglots.

—Qui vous empêche de réparer le mal que vous avez fait, de rechercher cet enfant ?

—Et que lui dirai-je, à cet enfant, en admettant que j'aie le bonheur inespéré de le retrouver ? S'il a été recueilli par des braves gens, s'il se conduit en honnête homme, quelle belle surprise pour lui d'apprendre qu'il est le fils d'un assassin ! C'est cette pensée qui m'a toujours retenue, quand, à bout de forces, j'étais prête à céder, que le besoin de ses baisers était trop cuisant !... Je n'ai pas voulu de lui, jadis ; il ne voudrait pas de moi aujourd'hui !...

—Vous n'avez pas le droit de le juger, vous ne le connaissez pas. Vous ignorez même s'il vit encore...

—Si ! il vit ! Je le jurerais ! s'écria la marquise.

—Espérons le... Et espérons que nous parviendrons à le retrouver. A quelle époque, où a-t-il été abandonné ?

La marquise raconta brièvement l'expédition de Sulpice Karadeuc au Tréport, l'abandon de son petit-fils dans le bal d'enfants, la bonté du maire.

—Mais, grâce à ce maire, Madame, il serait facile...

—Ah ! si la chose était si simple que cela ! Mais mon enfant fut volé au milieu de la nuit.

—Volé !

Cette complication bouleversait Roger Gardain, qui songeait déjà à partir pour le Tréport, s'imaginant que l'enfant abandonné avait dû être confié à quelques familles des environs.

La marquise répétait :

—Oui, volé, et sans qu'on eût même touché à ses vêtements, qui contenaient pourtant une assez grosse somme, car j'avais voulu assurer son avenir.

—Mais ne soupçonna-t-on personne ?

—Personne, hélas ! Je suivis anxieusement les récits que donnèrent les journaux à cette époque. Rien ne fut découvert.

—Et cette somme d'argent ?

—Vous pensez bien que je l'abandonnai sans regret, en me disant que sans doute les gens qui s'étaient emparés de mon enfant viendraient un jour la réclamer.

—Et vous ignorez si elle a été réclamée ?

—Je l'ignore.

—Peut-être retrouverons-nous là une piste ? dit le prêtre, après un instant de réflexion. Mais je ne m'explique pas, Madame, comment il vous a été possible de vous séparer de cet enfant sans que la Justice...

—Ah ! cela ne m'a été que trop facile, interrompit amèrement la marquise. Vous ne pouvez vous imaginer ce qu'était notre village de Trévevec, il y a une vingtaine d'années : on n'y reçoit pas encore beaucoup de journaux ; on n'en recevait pas du tout à cette époque. Et moi, je brûlais chaque jour ceux qui m'arrivaient... On ne connut donc que très vaguement l'histoire de mon fils ; ce qu'il y eut de plus clair pour nos pêcheurs, c'est que lui et sa femme étaient morts.

Quant à mon petit-fils, dont Jeanne-Marie avait eu l'imprudence de parler au moment de sa naissance, on dut s'imaginer qu'il était mort... A Paris, on supposa que j'avais dû le recueillir... Et jamais je ne reçus une question indiscrète à son égard... Pauvre enfant ! Toutes les circonstances étaient réunies pour qu'il disparût sans que personne s'inquiât de lui...

—Je comprends maintenant pourquoi Karadeuc avait quitté le pays et

pourquoi dans sa vieillesse il a été si heureux d'y revenir. Mais il n'est pas seul à connaître la vérité !... Jeanne-Marie...

—Naturellement ! Elle a assez pleuré la pauvre fille !

—Et votre nièce !

—Ede m'a toujours blâmée, et elle va nous aider de toutes ses forces quand elle saura...

—Elle ne saura rien, Madame ! interrompit vivement le curé.

Puis, se dominant :

—Je me mets certainement pas en doute la grande affection de M^{me} de Kernizan, mais je crois qu'en ceci nous devons agir seuls... La baronne de Kernizan est d'ailleurs occupée en ce moment par les fêtes de Cannes ; il ne faut pas interrompre sa saison.

Il jugeait inutile de révoquer à la jolie femme que son héritage était diablement menacé.

Il ajouta :

—Nous lui apprendrons le résultat de nos recherches ; elle en aura la joie sans en avoir connu les angoisses.

—Mon Dieu ! Réussirons-nous ? s'écria la marquise en joignant les mains.

—Si Dieu le veut ! répliqua Roger Gardain avec un beau geste. Espérons ! Je vais retrouver Karadeuc, et, d'après ce qu'il m'aura dit, nous déciderons du plan que nous devons suivre.

—Pouvez-vous me pardonner, mon ami ? demanda la douairière d'une voix tremblante.

Il lui serra affectueusement la main et dit :

—Dieu pardonne toujours les fautes qu'on répare.

—Ordonnez, dit la marquise, je vous obéirai aveuglément ; car, à partir de ce jour, je me remets entièrement en vous.

—Espérons !

Une heure après, Roger Gardain partait en mer, avec Sulpice Karadeuc, qu'il était allé prendre, sous prétexte d'un coup de filet à donner.

Et Sulpice préparait gravement son petit chalut, quand le curé, lui tapant sur l'épaule :

—Que diriez-vous, Sulpice, si le fils du marquis de Trévevec revenait habiter son château ?

—Hein !

Sulpice faillit lâcher son filet ; et, tout en le rattrapant par des mailles, il fixait un regard hébété sur Roger Gardain :

Et il bégayait :

—Le marquis !... Là haut !...

Et, en voyant la bonne figure du prêtre, il comprit.

—C'est vous qui avez fait cela ! s'écria-t-il d'une voix étranglée.

Et de grosses larmes jaillirent de ses yeux.

Après un instant de silence, il déclara :

—Je vous aimais bien avant !... Mais maintenant vous pourriez bien me demander ma vie !...

IV. — AIMABLE SURPRISE

“ Ordre au lieutenant de vaisseau Gilbert Morel de quitter Alger et ramener son aviso à Toulon, où de nouvelles instructions lui seront données par le commandant en chef de l'escadre de la Méditerranée.

Cet ordre arriva à Gilbert trois jours avant la fin de l'année, comme il se disposait à écrire à ses chers parents, pour leur dire bien naïvement, en enfant aussi doux que lorsqu'il était petit, ces mille vœux de nouvel an qui, pour ces trois êtres, pouvaient se résumer en un seul.

“ Etre réunis, et pour longtemps cette fois ”

Car les nouvelles instructions qu'allait lui donner le commandant en chef de l'escadre, il les connaissait parfaitement : un bon congé de six mois, accordé depuis longtemps par le ministre de la Marine et dont il avait demandé à ne profiter qu'à cette époque, afin que son père pût en jouir, car l'heure du repos avait enfin sonné pour M. Morel.

Gilbert n'écrivit pas sa lettre ; il se dit qu'il le ferait en route et se donnerait le bonheur de la mettre lui-même à la poste, sur la terre de France.

Il annonça le départ ; l'équipage fit joyeusement ses préparatifs : on était dans les parages d'Alger, et le relèvement des côtes auquel servait l'avisos n'était pas un service bien pénible ; mais c'est toujours si bon de rentrer en France !

Le jour même, Gilbert quittait Alger, et, malgré un soleil superbe, qui donnait à la ville, aux ports, aux collines boisées de Mustapha un éclat féerique, ni Gilbert, ni son équipage ne regardaient en arrière.

Tous avaient des yeux attendris pour la mer d'un bleu intense, qui s'adouçissait comme le crépuscule arrivait, cette mer au bout de laquelle était la patrie, la mer qui baigne la France aussi bien que les côtes africaines.

La machine était bonne ; le mécanicien avait ordre de filer à toute vapeur ; on arriverait certainement à Toulon pour commencer la nouvelle année.

Retiré dans sa cabine, une fois toutes ses dispositions prises, Gilbert écrivit, tout souriant, comme si sa mère avait pu le voir, l'entendre même, car il prononçait à mi-voix ce qu'il écrivait :

“ Je vous écris à tous les deux en même temps, puisque père m'annonçait, dans sa dernière lettre, que sa tournée s'achevait et qu'il serait bientôt à Paris ; et je me figure votre émotion quand vous verrez le timbre de Toulon sur mon enveloppe... Et je parie bien que vous resterez une grande minute avant de l'ouvrir, et puis que vous vous querellerez pour savoir qui me lira le premier, et que vous finirez par me lire tous les deux en même temps... Et je commence par vous réunir en un long baiser, en une même carosse. Bientôt, ce sera pour de bon ; car me voici en France,

et mon congé n'est plus qu'une question de jours. Cette fois, père, n'oublie pas que tu m'as juré que tu te reposerais enfin ; nous n'allons plus nous quitter pendant six mois, et je vous préviens que je veux être effroyablement gâté..."

Et il écrivit une longue lettre, pleine de ces jolies choses que, selon Mme Morel, lui seul savait dire.

Il y a beaucoup de mères comme Mme Morel.

Puis, il songea à se reposer ; mais il était un peu trop agité pour cela, et il sentait la nuit bonne, fraîche.

Il remonta sur le pont, causa quelques instants avec l'officier de quart, puis alla s'accouder à l'avant du bateau, tout enveloppé par le courant d'air de la marche, les yeux fixés devant lui, comme s'il avait pu distinguer les côtes de France.

Il avait été charmé de son séjour à Alger, qu'il ne connaissait pas encore ; les travaux dont on l'avait chargé l'avaient intéressé, et ces six mois s'étaient vite écoulés... Mais il n'avait pas un regret pour l'Algérie : son intelligence seule avait fait partie du voyage ; son cœur était resté là-bas.

Et, en ce moment, il songeait tendrement à Paris, à cette première permission de trois semaines qui avait fui comme un éclair ; il lui semblait que c'était hier les bonnes journées passées auprès de sa mère, presque toutes en tête à tête, son père ayant été forcé de repartir au bout d'une semaine.

Et, auprès du souvenir si doux de sa mère, se dressait l'adorable vision de trois soirées dans la famille de Montmoran.

Une première fois il avait été invité seul. On lui avait bien demandé, et avec de charmantes instances, d'amener sa mère ; et devant un simple refus, motivé sur une indisposition de Mme Morel, Mme de Montmoran s'était rendue, avec la meilleure bonne grâce, auprès de la mère de Gilbert, déclarant qu'elle l'enlèverait de force. Mais elle avait compris la timidité naturelle de cette mère qui, n'ayant jamais paru dans le monde, ayant toujours vécu seule, craignait sans doute de faire une ombre à son fils... et qui préférerait se priver de lui.

—Oui, plus tard, avait-elle répondu à Mme de Montmoran.

Elle avait besoin de s'habituer à cette idée, de vaincre sa modestie.

Cette première fois, Gilbert était le seul étranger reçu dans la famille de Montmoran, et il fut accueilli avec solennité.

Il avait à peine franchi le seuil du salon de Mme de Montmoran qu'il se sentait aimé par tous dans cette famille. Le premier, l'amiral lui serrait les mains avec une chaleur extraordinaire pour un homme d'un tempérament aussi calme.

—Nous vous devons la vie de notre enfant, Monsieur Morel, et nous sommes heureux qu'il la doive à un officier tel que vous.

En vain Gilbert essayait-il de protester, affirmant qu'il n'avait fait qu'une chose toute simple et, qu'à sa place, Philippe, bien certainement...

L'amiral s'écria :

—Oh ! je ne doute pas que Philippe n'eût agi comme vous ! Et, de la part d'un père aussi orgueilleux que je le suis de mon enfant, c'est le plus beau compliment que je puisse vous adresser... Mais cette manœuvre, ce secours porté, avec une telle décision, sous le feu de l'ennemi ! Si vous n'étiez l'ami de mon fils, j'en serais jaloux, Monsieur !

—Pardon, mon ami, fit Mme de Montmoran avec son sourire toujours un peu moqueur de Parisienne, quand vous en aurez fini de vos admirations stratégiques, me permettez-vous, à mon tour, de dire à M. Morel, qu'avec ou sans manœuvre sous le feu de l'ennemi, mon cœur de mère lui a fait une grande place.

—Ah ! merci, Madamo !

Elle tendait bien affectueusement sa main à Gilbert. Gilbert la baisa respectueusement et sentit un léger serrement : il ne douta pas que la place qu'il occupait dans le cœur de Mme de Montmoran ne fût belle.

Puis il s'inclina, peut-être un peu guchement, tellement il était ému, devant Viviane et Madeleine de Montmoran. Elles ne prononcèrent aucune parole, mais leurs yeux disaient si clairement :

—C'est de tout notre cœur que nous vous aimons !

Et Philippe déclara d'un ton enjoué :

—Voilà deux petites filles devant qui il ne ferait pas bon dire du mal de vous !

—Deux petites filles ! répliqua dédaigneusement Viviane. Impertinent !

Et elle éclata de rire ; mais, au milieu de son rire, Gilbert vit soudain une grosse larme couler sur sa joue.

Ce fut une soirée exquise, durant laquelle tous ces cœurs d'élite furent unis en une même émotion. L'amiral voulut le récit tout entier de la campagne, avec cartes, dessins. Ils repassèrent par toutes les sensations éprouvées depuis deux ans. Et Gilbert était profondément troublé en découvrant qu'on avait toujours songé à lui, qu'on tremblait pour lui comme pour Philippe.

Il perdit même un peu contenance quand Viviane, lui montrant un récit du débarquement de Thuan-An, il vit l'épisode de la grande tranchée, si brillamment enlevée par lui, souligné au crayon rouge.

—Quo vous avez été près de la mort, ce jour-là ! murmura la jeune fille.

—Ma bonne étoile veillait sur moi, répondit-il, le cœur gonflé de reconnaissance.

Dans la seconde soirée, il fut à demi-perdu dans une foule très brillante, que Mme de Montmoran avait convoquée en l'honneur de son fils. Souvent, les yeux de Viviane et les siens se rencontrèrent et échangèrent de gentils regards d'entente. Ils n'avaient besoin de paroles pour se dire que cette foule les ennuyait, qu'ils auraient bien préféré une douce soirée d'intimité.

Gilbert assista, peu de temps après, à une troisième réunion, toute intime ; celle-ci, à la réception hebdomadaire que donnait Mme de Montmoran ;

mais il s'y trouva encore plus séparé de Viviane, parce que tout le monde aurait pu entendre les moindres choses qu'il lui aurait dites.

Et, s'il eut le bonheur de recevoir une tasse de thé de ses mains, car ce petit rien fut un bonheur pour lui, s'il éprouva la plus adorable sensation à l'entendre chanter l'*Adieu* de Schubert, il partit sans avoir pu lui dire son amitié autrement que par un long serrement de main.

Et c'était son dernier jour de congé.

Le lendemain il quittait Paris pour rejoindre son aviso à Toulon, et la famille de Montmoran s'en allait terminer l'été au bord de la mer.

Mais Gilbert emportait un délicieux souvenir de son séjour à Paris. En dehors de ses parents et de son métier, qui jusqu'alors avaient rempli, et largement, sa vie, il y avait place, dans son cœur, pour la famille amie qui l'avait reçu comme un des siens.

Et une grande place !

Il n'osait pas se déclarer à lui-même qu'un sentiment plus tendre que l'amitié le rattachait à cette famille. Toutes les fois que l'idée de l'amour s'était présentée à son esprit, il l'avait brusquement repoussée, comme un rêve fou : s'imaginer que l'amour, c'est-à-dire un mariage était possible entre lui, modeste officier, n'ayant qu'une très modeste fortune, et Mlle de Montmoran, riche et portant un nom si illustre !... Il n'y voulait même pas y songer.

Pourquoi s'abandonner à un rêve si insensé ?

Et il reconnaissait, avec une délicatesse parfaite, que rien ne l'autorisait à se faire une semblable illusion.

On ne l'avait traité avec une telle affection que pour le remercier du courageux service rendu à Philippe. Et lui devait les envelopper tous dans un même, un égal sentiment d'affection...

Cependant, quand il se disait toutes ces choses et qu'il évoquait le souvenir de la famille de Montmoran, le visage de ses nouveaux amis demeurait dans un joli vague, d'où émergeait seule la délicieuse figure de la jeune fille.

Et en ce moment, penché à l'avant de son bateau, fraîchement bercé dans un rythme harmonieux, avec les doux bruissements de la mer, amoureuse cette nuit-là, il s'imaginait entendre Mlle de Montmoran, debout près du piano, chanter pour lui la romance de Schubert...

Et il prononçait à mi-voix, comme une musique adorable :

—Viviane... Viviane...

Une désagréable surprise l'attendait à Toulon. L'officier désigné pour lui succéder, dans le commandement de son aviso, avait obtenu une prolongation de congé de quelque jours ; et Gilbert devait suivre la flotte, qui appareillerait le 2 janvier, pour aller manœuvrer dans les environs de Nice ou du golfe Juan.

Ne voulant pas inquiéter sa mère, qui se serait imaginé qu'il commençait une nouvelle campagne, il lui écrivit seulement que des formalités le retenaient pour quelques jours à Toulon ; et il se disposa à accomplir, aussi philosophiquement que possible, cette petite corvée.

Cela arrive souvent dans le métier de marin.

L'arrivée de Sylvestre lui apporta une distraction ; il s'intéressait à la vie de tous ses hommes, principalement à celle de ce brave garçon, qui était son protégé direct. Et il lui donna alors sa photographie, qui devait provoquer une si grande émotion chez la marquise de Trévenec.

Le 2 janvier, la flotte appareillait par un temps superbe, l'avis de Gilbert en tête

Et la jolie côte de France, si verdoyante au bas des derniers contreforts des Alpes, se déroulait sous un soleil éclatant.

On s'arrêta un jour aux Salins d'Hyères, où l'on fit quelques expériences de tir ; puis la flotte reprit sa marche ; et un matin très doux, avec une atmosphère d'un joli gris, elle passait devant Cannes et mouillait au golfe Juan.

Le spectacle de la terre devenait enchanteur. Au fond, des baies se dressaient, des collines rondes, vertes, qui, de mamelons en mamelons, montaient vers les pics de l'Estérel, couronnés d'une neige éblouissante.

Au ras de la côte, une infinité de villas émergeaient, claires, coquettes, entourées de vrais bouquets de palmiers, de mimosas, d'eucalyptus, de dattiers, au milieu desquels éclataient les notes vives des rosiers et des orangers.

Gilbert prenait déjà son album pour enlever vivement un croquis qu'il enverrait à sa mère, lorsqu'un canot du vaisseau-amiral lui porta l'ordre "de se rendre immédiatement à terre, avec sa balènière, et d'embarquer les personnes qu'attendait l'amiral."

Il trouva que l'ordre était un peu bizarre et manquait surtout de clarté ; mais, dans la marine, on ne discute pas. Il choisit ses hommes et partit.

Il dit seulement :

—Toutes les corvées sont donc pour moi, en ce moment ?

—Sa balènière marchait fort bien ; une demi-heure après il touchait terre.

En ce moment, par la petite ruelle qui descend de la route d'Antibes à la mer, arrivaient l'amiral de Montmoran, sa femme, Viviane et Madeleine et l'inévitable baronne de Kernizan.

Gilbert fut si surpris qu'il demeura quelques secondes sans saluer... Et, les jeunes filles riant gentiment de son embarras, il rougit comme un enfant pris en faute.

—Mesdames... Messieurs... balbutiait-il d'une voix tremblante.

—Je gage bien, dit l'amiral, en lui tendant la main, que vous ignorez au devant de qui l'on vous envoyait... C'est un tour que vous a joué Philippe.

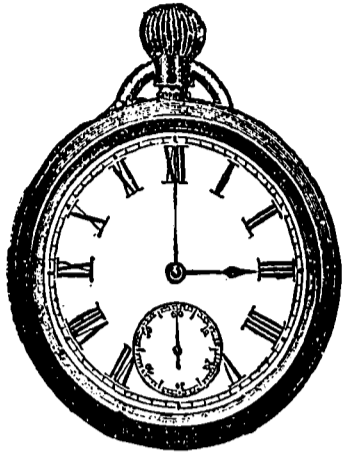
(A suivre).

LES PRIMES DU 'SAMEDI'

PRIMES POUR LES ABONNES.

A tout abonné nouveau ou ancien qui renouvellera son abonnement pour SIX MOIS, LE SAMEDI offrira une épinglette pour homme ou pour femme d'une valeur de \$1.50.
A toute personne qui enverra au SAMEDI CINQ abonnées nouveaux (abonnements de 6 mois), LE SAMEDI offrira un bracelet en argent solide d'une valeur de \$5.00.
Chaque abonné recevra en plus l'épinglette ci-dessus mentionnée.

PRIMES pour les ACHETEURS au NUMERO.



Tout acheteur de 10 numéros consécutifs du SAMEDI qui apportera à nos bureaux DIX coupons numérotés qu'il trouvera dans cette page, recevra moyennant la somme de \$1.50 une montre de fabrication française, avec boîtier en métal nickelé, 18 lignes, à remontoir, mouvement à cylindre, 4 trous en rubis avec cadran à secondes, d'une valeur de \$3.50.

Tout acheteur qui apportera CINQ coupons, comme il est dit ci-dessus, recevra moyennant cinquante centimes, un bracelet ou une épinglette d'une valeur de \$2.00.
Ces primes pourront être vues au bureau du SAMEDI, 516 rue Craig.

Envoyez vos commandes des maintenant

Mesdames et Messieurs.—Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,

350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.—Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous évitons ainsi de troubler dans l'expédition des commandes.

**CAPITALISTES
SPECULATEURS**

Vous ferez bien d'ACHETER par l'entremise

FRED. R. ALLEY

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251 MONTREAL

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT

THEATRE ROYAL

Semaine commençant lundi, le 18 février.
Après-midi et soir.

Grande attraction du jour comprenant les

**FIELDS & - - -
- - - HANSON**

Et les dialecticiens allemands

ROGERS FRERES

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 heures a.m. à 10 heures p.m.

Semaine suivante: "HOPKINS'S TRANS OCEANIC."

QUEEN'S THEATRE

Cette semaine, avec matinée Samedi

FELIX MORRIS

Dans un brillant répertoire

"THE OLD MUSICIAN"

ET

"THE BEST MAN"

LA SEMAINE PROCHAINE

Commencant Lundi le 15 Février, matinée Mercredi et Samedi

Mr. et Mrs. Arthur Lewis

DANS

SEALED LIP'S

Une pièce moderne

Pris: 25c, 50c, 75c et \$1.00.
Sièges en vente au théâtre, de 10 heures a.m. à 10 heures p.m., tous les jours, chez Shaw, 228 rue St-Jacques, chez Sheppard et aux Hôtels.
Semaine suivante: "A Trip to Chinatown."

"La Fayette"

de **Fortier**

Le meilleur Cigare a 5 Cents

QUI A JAMAIS ÉTÉ OFFERT AU PULIC

ESSAYEZ-LE

LA CHAMPAGNE CIGAR



Petit Duc, La Fine Champagne, La Champagne R. V. B.

6 Jan. 95

Primes du "Samedi"

COUPON No 13

En apportant au bureau du SAMEDI les dix coupons de prime, avec \$1.50, nos lecteurs recevront, en échange, la montre dont ils trouveront la description à la page 15.

— NUMERO DU —

23 FEVRIER 1895

Question d'Art

Nous avons vu cette semaine des photographies sortant de chez

MM. DU JARDIN & CIE

PHOTOGRAPHES

538 RUE LAGAUCHETIERE

(Coin St-Laurent)

qui sont bien les spécimens les plus artistiques que nous ayons encore vus.

Ces photographies sont parfaites

d'une netteté et tout à la fois d'une douceur de tons qui en font de véritables tableaux.

LA

Société Artistique Canadienne

11866 RUE SAINTE-CATHERINE

PROCHAIN TIRAGE

21 Février '95

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

Le Numéro 43,882 a gagné le prix de \$1,000.

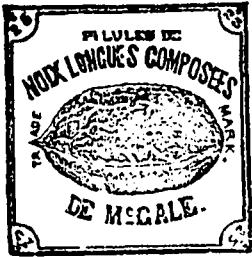
Do	21,426	do	400.
Do	11,865	do	150.

La liste complète des autres 2,848 prix est fournie gratuitement en s'adressant au bureau de la Société.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
DR GODERRE**



POUR
**GUERISON
CERTAINE**
DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpour du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-91

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS, POSÉS SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 1 RUE ST-LAURENT, Montréal

Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)
MONTREAL.
Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.
9-Oct

JOSEPH BROUSSEAU
Marchand de Bois de Sciage
Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Épinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.
BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6106 mai 1-95

**UN SEAU ou
UNE CUVETTE
EN "FIBREWARE"**

durent quatre fois plus longtemps qu'aucune autre sorte de seau ou de cuvette

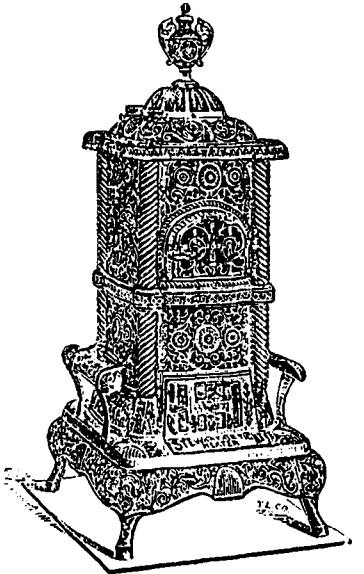
De plus, ils sont plus légers et n'ont pas de cercles en fer qui tombent

E. B. EDDY

21 juil. '95.

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.
DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS
Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,
TÉLÉPHONE 1937. MONTREAL avril 7-9

Une chaudière de charbon suffit pour tenir le poêle allumé pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles qu'on a faits jusqu'a ce jour.

Poeles 'Fin de Siècle' -ET- 'Up to Date'
POELES DE PASSAGES!

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dépensent peu de charbon, et se vendent à des prix tres bas.

GRAVEL & BOULARD
306 et 308 Rue St-Laurent
(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine.)

F. KELLY
Relieur et Regleur
No 1 Rue Bleury
MONTREAL

IMPRIMERIE
Poirier, Bessette & Cie,
516 RUE CRAIC, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- Circulars, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs

AUX DAMES SERVEZ-VOUS DE

VIDO

EAU DE BEAUTE
UN SPECIFIQUE
CONTRE TOUTES LES MALADIES DE LA PEAU

PRIX \$1.00

Le **Vido** est une eau composée de plantes aromatiques et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amolissent puissamment les callosités.

Le **Vido** guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides. *Gratis, notre lient sur la beauté.*

THE MONTREAL CHEMICAL CO.
216 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

BUTTE AUX VENTS
EAU MINERALE
Propriété de VARENNES
GASP. MASSUE
Seul Agent et Embouteilleur
ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau
MONTREAL

A VENDRE
Un Magnifique TERRAIN
VACANT
Situé sur la rue St-Denis
Dans le Quartier St-Denis
Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur
AVEC RUELLE
S'ADRESSER AU
No 516 RUE CRAIC

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.

Au QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le **VIN de VIAL** est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amai-grissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

Cie Coloniale
CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris
DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE
CHOCOLAT
du **Planteur**
COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE
A PARIS
Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. - Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada: LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.